

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## POÉSIE DE LA SCIENCE

(SUITE ET FIN.)

### VI

#### LES SYSTÈMES.

**S**YSTÈME solaire, système planétaire, disons-nous aujourd'hui, système du monde, disait-on autrefois. A mesure que l'homme s'éclaira d'une vraie lumière, il est forcé de devenir plus modeste.

Vers la fin du deuxième siècle de notre ère, Ptolémée de Péluse, astronome alexandrin, coordonna les travaux de ses devanciers, philosophes & savants, & en composa le système qui porte son nom. Ce travail, vaste & magnifique pour le temps, survécut à la ruine des lettres & des sciences.

Transmis aux écoles d'Occident, il y fut enseigné pendant & après le moyen âge, comme l'exposé fidèle de la vérité astronomique.

On était en pleine renaissance, quand Copernic, grand mathématicien, né à Thorn, & chanoine à Fraumbourg, après avoir longuement étudié les opinions de l'antique philosophie, voyagea au loin & conversa avec les plus célèbres astronomes de son temps, reprit les idées pythagoriciennes sur le mouvement de la terre; dans ce qu'elles avaient de conforme au raisonnement & à l'observation. Il osa plus : il remit simplement les autres planètes en marche, avec notre globe, autour du soleil & recula les étoiles à une distance infinie.

Dès lors, adieu le système de Ptolémée, adieu la place d'honneur que la terre y occupait au milieu de toutes les sphères : sphères de l'air & du feu ; sphères de la lune, du soleil & des planètes ; sphère solide des étoiles ou *firmament* ; autre sphères de cristal qui l'enveloppaient, communiquant avec elles le mouvement au reste de l'univers ; sphère enfin du feu & de la pure lumière ou *Empyrée*, onzième & dernier ciel, dont l'enseignement naif du moyen âge faisait le ciel des bienheureux.

Tout cet ingénieux agencement, auquel pourtant — comme l'observe plaisamment Fontenelle dans ses entretiens avec la blonde marquise de G... — devaient parfois arriver d'étranges accidents, quand, par exemple, quelque comète étourdie venait se jeter au travers, — toute cette machine compliquée, disons-nous, tombait du coup en pièces.

Copernic, effrayé d'un tel ravage, hésita longtemps à publier son système. Le souvenir de Philolaüs & d'Aristarque de Samos, les deux pythagoriciens persécutés dont il a été précédemment parlé, le rendait timide. Ses idées, confiées à l'impression seulement, vers les derniers temps de sa vie, ne se répandirent dans le public qu'après sa mort.

Un cri de réprobation s'éleva de toutes parts. Ensuite on examina, on discuta. Les avis se par-



tagèrent & se heurtèrent. Riccioli, savant italien, fit le compte exact des arguments pour & contre le nouveau système. Il en trouva quarante-cinq favorables, mais soixante-dix-sept opposés; & comme il arrive souvent dans la guerre, la victoire demeura aux gros bataillons.

Au milieu de ces disputes, Tycho-Brahé intervint. Il tenta un essai de conciliation entre les revendications actuelles du soleil & les prétentions jusqu'alors incontestées de la terre. Il consentit à laisser toutes les autres planètes tourner autour du grand astre, mais à condition que lui-même, avec son cortège, tournerait autour de la terre.

Cette tentative pacificatrice, qui compliquait la situation au lieu de la simplifier, n'eut qu'un succès éphémère. Comme toutes les demi-mesures, elle ne contenta personne & fut promptement abandonnée.

## VII

### HASARD ET GÉNIE.

Cependant l'idée nouvelle faisait son chemin.

De grands esprits étaient à l'œuvre & interrogeaient l'univers pour en découvrir les ressorts. Les réponses venaient toutes appuyer l'opinion de Copernic, & y ajoutaient des développements & des corrections que Copernic n'avait pas devinés.

Le hasard se mettait de la partie. Or, savez-vous ce que c'est que le hasard en matière scientifique?

C'est ce que chacun de nous a tous les jours sous la main, sans qu'il en résulte rien; mais si le génie y touche, il en résulte un miracle.

Képler regarde le soleil. Il constate que le diamètre de l'astre n'est pas toujours le même & varie selon les divers temps de l'année. C'est une observation que tout le monde avant lui avait pu faire. Peut-être à la campagne, quelque pauvre paysan, pâtre ou laboureur, l'avait-il faite en effet, mais sans en rien conclure. Képler conclut & dit: « La terre n'est pas toujours à la même distance du soleil. Lorsqu'il nous apparaît plus grand, c'est qu'elle en est plus proche; lorsqu'il nous semble plus petit, c'est qu'il en est plus loin.

Képler regarde encore. D'autres observations, plus exactes, confirment la première. Suivent alors de longs & savants calculs. Un jour, l'idée lui vient tout à coup de comparer certains nombres entre eux, — des carrés & des cubes; & après trente années de patient labeur, retardé par une erreur de chiffres, il peut enfin, comme Archimède s'élançant de son bain, s'écrier:

« Je l'ai trouvé! »

De toutes ses observations, de tous ses calculs, sort devant lui dans la pleine lumière de l'évidence, avec la forme elliptique des orbites planétaires, le rapport invariable entre la distance des planètes au soleil & la vitesse de leur mouvement dans ces orbites. Il le voit, il le démontre, & les trois lois

qui régissent tout le mécanisme de l'univers — ces lois que Dieu a faites — restent à jamais nommées *Lois de Képler*.

Le jour où Pythagore découvrit, non le système véritable du monde, mais un certain principe de géométrie, il immola une hécatombe aux dieux, en témoignage de reconnaissance & d'allégresse.

Képler n'immola point d'hécatombe, mais sa joie fut immense.

Cependant tout n'était pas fini. Képler avait vu les lois du mouvement planétaire, il n'avait pas vu la cause de ces lois. Pour l'expliquer, il recourait selon l'usage, à une hypothèse.

Le soleil, doué d'une âme purement végétative, il est vrai, mais principe de vie & de mouvement, tournait sur son axe & entraînait vers lui, par une vertu sympathique, les autres corps célestes. Mais avec cette sympathie, alternait, selon le côté qu'ils présentaient à l'astre souverain, une impulsion opposée, une antipathie qui les forçait à s'en éloigner, & sous cette double influence, ils se mouvaient dans l'espace, sans pouvoir jamais ni s'unir à lui ni le fuir complètement.

De l'ordre universel, le Grec Pythagore avait fait une question d'art; l'Allemand Képler en fait une question de sentiment.

Cependant, l'action de ces deux forces contraires approchait bien près de la vérité; un pas de plus & Képler la saisissait tout entière. Mais ce pas, un autre devait le faire.

## VIII

### HASARD ET GÉNIE. INVENTIONS.

A la même époque, en Italie, observait, calculait, inventait Galilée.

De tout temps, on avait vu les corps enlevés à la surface de la terre, y retourner librement de leur propre poids; en aucun temps, le commun des hommes ne s'était demandé pourquoi. Seuls, dans l'antiquité, quelques penseurs avaient cherché & vaguement entrevu la raison du fait.

Est-ce à Képler, est-ce à Galilée que l'honneur en revient? On ne saurait le dire ici; mais la science se pose de nouveau la question & y répond en ces termes:

Une force inhérente à la masse terrestre attire tous les corps vers le centre du globe, centre aussi de sa propre action.

Cette force, c'est la pesanteur.

La pesanteur existe-t-elle vraiment? Ne sommes-nous pas encore une fois devant une simple hypothèse, nouveau rêve de quelque puissante imagination?

Galilée va nous l'apprendre.

Galilée attache un corps pesant à une tige inextensible. Il en forme un instrument des plus simples: c'est le pendule.

Le pendule au repos indique la direction que



suivent, en tombant, les corps sollicités par les forces de la pesanteur, & qu'il suivrait également s'il n'était retenu à un point de suspension. Cette direction, la même dans tous les lieux du globe, est celle du fil-à-plomb, la *Verticale*.

Le point de rencontre de toutes les *verticales* est le centre de la terre.

Écarté de la verticale, puis abandonné à lui-même, le pendule y revient par une suite d'oscillations d'autant plus rapides que l'action de la pesanteur est plus intense.

Il nous montre cette intensité croissant ou décroissant, selon qu'on se rapproche ou qu'on s'éloigne du centre de la terre.

Galilée observe la chute des corps. Il trouve moyen, à l'aide d'un plan incliné, d'en calculer & d'en mesurer aussi la vitesse, il en constate & en formule la loi constante : C'est la loi du *mouvement uniformément accéléré*.

Oui, la pesanteur existe, toutes les expériences le prouvent, tous les faits répondent au calcul.

Et maintenant, que l'ami Mathurin vienne encore opposer au mouvement de la terre son objection triomphante :

« Comment qu' nous ferions pour tenir sur nos pattes? »

Nous sommes forts, nous pouvons lui répondre, car nous savons comment, dans ce mouvement continu, les particules constituantes du globe, comment tous les corps, y compris nous-mêmes, placés à sa surface, ne sont pas lancés & dispersés dans l'espace; la pesanteur est là.

Et bien nous prend qu'elle y soit, père Mathurin, car sans elle une force contraire, également signalée par Képler, la *force centrifuge*, en vertu de laquelle tout corps tournant autour d'un centre tend sans cesse à s'écarter, opérerait d'une manière formidable cette dispersion & vous donnerait pleinement raison.

Revenons au pendule.

Un jour, dans la cathédrale de Pise, Galilée voit par hasard, osciller une lampe suspendue à la voûte. Tout le monde la voit, on peut la voir comme lui, mais Galilée découvre autre chose que tout le monde. Il en déduit l'*isochronisme*, c'est-à-dire l'égalité de durée propre aux petites oscillations du pendule. L'idée d'appliquer cette propriété à la régularisation du mouvement des horloges à roues lui vient à l'esprit, mais y demeure à l'état théorique. Son fils, Vincenzo Galilée, la reprend plus tard & en fait l'essai. Huygens, le savant Hollandais qu'avaient fixé en France les bienfaits de Colbert, s'en empare à son tour, la perfectionne & nous donne enfin ces élégantes horloges d'appartement qui, sous le même nom de *pendules*, devenu féminin, contribuent à l'ameublement, plus ou moins artistique de nos habitations, & y mesure la marche régulière des heures, si rapide, hélas! pour les uns, si lente, hélas! pour les autres.

Le hasard encore devait ouvrir au génie de Ga-

lilée une bien autre échappée de vue dans l'immensité de l'univers.

Vers ce temps-là, au fond de la Hollande, deux jeunes garçons revenant de l'école, ou faisant peut-être l'école buissonnière, la supposition n'a rien d'in vraisemblable, s'amusaient en chemin à glisser sur la glace. L'un d'eux, de suite imité par son camarade, s'avise de prendre la partie supérieure de son encrier en forme de tuyau, place aux deux bouts des fragments de glace, regarde au travers & pousse un cri de surprise & de plaisir. Les objets éloignés qu'il n'apercevait qu'à peine à l'œil nu, il les voit près de lui, il croit les toucher du doigt. Un habile opticien, Jacques Mélius, était là. Témoin de ce jeu d'enfants, il retourne chez lui, prend des verres de bésicles, — appareil déjà inventé depuis trois ou quatre siècles, — les adapte aux deux extrémités de l'un de ces tubes qui, selon un usage plus ancien encore, servaient à augmenter la portée de la vue, & la première lunette d'approche est inventée.

Une autre version, plus vraisemblable, nous montre, dans les jeunes héros de l'aventure, les propres enfants de l'opticien se glissant à la dérobee dans l'atelier de leur père absent. Être où il leur était défendu d'entrer, manier ce qu'il leur était défendu de toucher, quel bonheur! Ils s'emparent des choses fragiles qui s'y trouvent, s'en font un joujou, associent au hasard verres convexes & verres concaves, puis appliquent à cet assemblage leur œil, qu'étonne soudain l'heureux effet qui en résulte. — Le père survient, mais l'importance de la découverte qu'il fait immédiatement sienne, assure, on peut le croire, l'impunité des deux espions, devenus inventeurs sans le savoir.

Apportée en Italie, la lunette de Jacques Mélius tomba aux mains de Galilée. Il s'en saisit, la perfectionne & la tourne vers les cieux. Avec cet instrument qui, de beaucoup dépassé en puissance par les lunettes & les télescopes modernes, ne nous sert plus aujourd'hui qu'à suivre sur la scène le jeu des acteurs, il voit les phases de Vénus; il voit les satellites de Jupiter, jusqu'alors inaperçus, tourner autour de l'énorme planète; le soleil, à l'instar des autres corps célestes, & ainsi que l'avait deviné Képler, tourner autour de son axe; partout le mouvement, partout la vie; & quand des juges peu éclairés le condamnent à abjurer comme une erreur la vérité devenue évidente à ses regards, il peut, frappant du pied la terre, murmurer son célèbre *« eppur si muove »* (& pourtant elle se meut), qui, s'il a été dit en effet, dut faire ressaillir d'aise Copernic dans sa tombe.

## IX

HASARD ET GÉNIE. LA CHUTE D'UNE POMME.

Par ces grands travaux s'inaugurait le dix-septième siècle.

Environ cinquante ans après, dans un jardin



d'Angleterre, un promeneur pensif respirait l'air tempéré d'une journée d'automne.

Tout à coup, une pomme se détache de la branche qui la portait & tombe à ses pieds.

Un paysan l'eût prise & croquée, verte ou non; une ménagère l'eût ramassée en déplorant, quelle qu'en fût la nature — coup de vent, piqure de ver ou excès de maturité, — la cause de l'accident. Le promeneur s'arrête à contempler ce fruit tombé, & se perd dans des méditations de plus en plus profondes.

Il songe à la chute des corps, aux lois fixes qui président à cette chute. Il cherche, il calcule quelle serait l'action de la pesanteur sur un projectile élevé à la hauteur de la région lumineuse; & voilà que cette force qui fait tomber les pommes se révèle à lui, par un trait soudain de lumière, comme la force même qui retient la lune dans son orbite autour de notre globe, & voilà que, transportée dans les espaces infinis, c'est elle aussi qui retient la terre & les autres planètes dans leur orbite autour du soleil, intervient dans la marche des comètes & soumet à son empire tous les corps célestes. O simplicité merveilleuse de la création! L'attraction terrestre n'est plus qu'un cas particulier de l'attraction universelle; les lois de Képler sont expliquées, & la loi suprême dont elles sont la conséquence, la grande loi de la gravitation est formulée par le hardi calculateur, d'une manière aussi nette, aussi certaine, que s'il l'avait lue de ses yeux, en tête du code imposé à la matière par la volonté divine, dans le moment même où il fut dit :

« Que la lumière soit ! »

Quel était donc ce promeneur singulier, qui, de la chute d'une pomme, tirait ainsi l'explication du mouvement de tout le système solaire, ou, pour mieux dire, de l'univers tout entier.

C'était un étudiant sorti de l'Université de Cambridge. Il avait vingt-trois ans & s'appelait Isaac Newton. Tel fut le grand fait de sa vie scientifique, mais non le seul. Des travaux importants l'avaient précédé, d'autres le suivirent. Entre tous, nous n'en citerons qu'un.

On sait que les planètes sont des sphéroides plus ou moins aplatis à leurs pôles. La zone centrifuge, en rapport avec la vitesse du mouvement de rotation, explique cette conformation. Pourtant on en doutait, encore. Du fond de son cabinet, Newton indique par le calcul quel doit être l'aplatissement du pôle de la terre; et quand la France, dans le courant du dix-huitième siècle, envoie deux commissions de savants pour mesurer un degré du méridien, l'une dans ses régions polaires, l'autre dans celle de l'équateur, cet aplatissement est reconnu conforme, ou peu s'en faut, au calcul de Newton. Le mouvement de rotation explique la forme de la terre; la forme de la terre prouve le mouvement de rotation; là encore le système de Copernic n'admet plus de doute.

Copernic, Képler, Galilée, Newton, ont posé les

grandes bases sur lesquelles repose la véritable connaissance de l'univers, telle que l'intelligence de l'homme, dans son vol le plus sur & le plus élevé, peut l'atteindre.

Après eux, tous les travaux, toutes les observations, tous les calculs de la science, dans ses diverses branches, se complétant les uns les autres, sont venus & viennent encore tous les jours confirmer l'existence des réalités & des lois qu'ils ont découvertes. Cela suffira-t-il pour convertir notre ami Mathurin? Nous n'osons trop l'espérer; rien d'entêté comme l'incrédulité des Mathurins. — Eh bien! faisons un suprême effort, & conduisons-le par la main devant l'expérience ingénieuse à l'aide de laquelle feu Léon Foucaud a démontré matériellement le mouvement diurne de la terre, & rendu évident aux yeux ce qui l'était déjà pour la science.

Cette démonstration s'opère de la manière la plus simple, au moyen d'un pendule gigantesque, effleurant dans son balancement régulier un bac de sable.

Le spectateur placé devant cet appareil, la face tournée vers le nord, voit la trace que les oscillations du pendule impriment sur le sable, dévier sensiblement vers la gauche, d'une quantité correspondante à l'arc que décrit dans le même temps la terre, tournant en sens contraire d'occident en orient.

Père Mathurin, qu'en pensez-vous? Ouvrez les yeux & la bouche aussi grande que possible, mais plus de haussements d'épaules ni de sourires narquois, s'il vous plaît, car, à notre tour, nous pouvons vous dire :

« On voit de qu'on voit. »

X  
COPERNIC, KÉPLER, GALILÉE, NEWTON.

Noms fameux, hommes vraiment grands entre les hommes, honneur à vous!... Tandis que les autres se débattaient dans leur milieu habituel de fiévreuses convoitises, de vils intérêts ou de luttes sanglantes, vous, planant au-dessus de toutes ces misères, dans les régions de la science pure, vous obteniez de Dieu ce magnifique privilège, qu'il n'accorde ici-bas qu'à de rares intelligences, choisies par lui comme des flambeaux pour éclaircir le monde, celui de posséder à l'avance un rayon de la vérité. Là s'est absorbée votre vie, & l'on oublie de demander à l'histoire si vous en aviez de reste à mêler au mouvement commun de l'humanité.

Dans la recherche sereine du vrai, s'écoula en effet sans trop d'agitations l'existence du sage Copernic; mais celle de Képler fut triste & troublée.

Au nombre de ses plus vives peines dut compter la mort de Tycho-Brahé, son maître & son ami, dont il avait, à l'observatoire de Prague, partagé les beaux travaux. Ses regrets le firent alors poète,



& ce fut en vers touchants que le grand mathématicien en épancha l'amertume. Le sort le frappait doublement par la perte de ce protecteur près de qui sa fière pauvreté trouvait un honorable asile. Les libéralités du faible & bizarre Rodolphe II avaient récompensé dans Tycho-Brahé le chimérique astrologue bien plus que le savant, Képler n'était que savant. Issu de noble race & voué aux plus hautes spéculations de l'intelligence, il avait l'élévation de sentiments que ces deux circonstances ne donnent pas toujours, mais qu'elles supposent d'ordinaire. Il dédaigna de mendier pour son propre compte les bienfaits du nonchalant empereur. Une lettre écrite par lui nous apprend à quelle ressource il lui fallut recourir pour subvenir à ses besoins.

« Je suis obligé, dit-il, pour ne pas déshonorer Sa sacrée Majesté impériale, de faire & de vendre à sa cour des almanachs de prédictions, les seuls ouvrages qu'on y achète & qu'on y lise. »

Képler faiseur d'almanachs, & rival de Mathieu Laensberg, quelle chute !

Ce fut dans sa famille que le sensible Képler eut le plus à souffrir. Après avoir pleuré une femme profondément chérie, il retrouva, il est vrai, dans une seconde union, le charme des affections domestiques dont sa vie avait besoin ; mais de cruels déboires lui venaient d'un autre côté, de celui-là même, où nous avons coutume de puiser, comme à une source intarissable, tendresse, consolation. Sa mère, esprit violent & langue venimeuse, se vit tenter devant les tribunaux une action en calomnie. L'affaire s'instruisait lentement, l'impatience hautaine de l'accusée ne put supporter ses lenteurs, & madame Képler n'attendit pas d'avoir perdu son procès pour user du droit qu'ont en pareil cas, dit-on, les plaideurs malheureux, de maudire leurs juges. Elle injuria le sien. Aussitôt, jetée en prison, elle eut à essuyer de nouvelles rigueurs. Une imputation de sorcellerie — imputation des plus dangereuses alors, & qui, en l'absence d'autre prétexte plausible, servait à frapper d'un coup assuré ceux qu'on voulait perdre à tout prix — fut formulée contre elle. Képler dut descendre de la hauteur des astres pour venir, à force de sollicitations pénibles, arracher l'imprudente femme aux horreurs de la question qu'elle était près de subir, & il ne fallut pas moins que toute la gloire du fils pour racheter la liberté ou peut-être même la vie de la mère.

Va, pauvre grand génie, laisse là le monde qu'agite la volonté désordonnée de l'homme, & retourne contempler les lois du monde pondéré par la sagesse divine !

Galilée avait soixante-dix ans quand fut rendu le jugement fameux qui le condamnait. L'enseignement & les travaux de la science avaient jusqu'alors rempli sa vie active, mais ne l'avaient pas remplie tout entière ; il était demeuré en communauté d'intérêts, de plaisirs, de passions peut-être, avec la société. Son esprit fin, son caractère affable l'y faisaient rechercher, & lui concia-

liaient l'affection de tout ce qui l'entourait. Il comptait autant d'amis que de disciples. Renvoyé de Rome à Florence, après avoir promis de respecter désormais l'immobilité de la terre, il vécut encore dix ans sous la surveillance plus humiliante que rigoureuse à laquelle il était soumis, observant le silence qu'elle lui imposait sur les lois de la nature. Un plus grand malheur affligea ses derniers jours. Il devint aveugle, infirmité fréquente chez ces contemplateurs obstinés des cieux. Un effet analogue se produit souvent aussi dans l'ordre intellectuel : qui veut voir trop profondément & trop loin s'expose à perdre la vue. Galilée charmait les ennuis de sa cécité en se faisant lire ou en récitant lui-même les octaves harmonieuses de l'Arioste ou du Tasse, qu'il savait par cœur.

Large intelligence, il avait toujours compris que science & poésie sont faites pour vivre en sœurs l'une près de l'autre, non pour s'exclure l'une l'autre.

Plus douce & plus calme fut la destinée de Newton. Quelqu'un lui demandait un jour comment il avait fait ses grandes découvertes : — « En y pensant toujours, » dit-il. Et la Providence permit qu'il pût toujours y penser.

Une naissance honorable, une fortune aisée, lui avaient tout d'abord assuré une vie exempte du souci vulgaire des nécessités matérielles. Cette vie se prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, exempte aussi, par une rare exception, des amertumes & des persécutions qui sont trop souvent le partage du génie. Ce n'est pas que l'envie se tint inactive à l'égard de Newton ; mais si sa voix aiguë osa se faire entendre, elle fut étouffée par celle de l'admiration. Le grand homme fut reconnu pour tel avant sa mort ; sa patrie le combla d'honneurs, & quand il mourut, la vieille abbaye de Westminster donna place à cette illustre dépouille parmi les tombeaux des rois.

Le caractère de Newton fut constamment en harmonie avec le cours tranquille de son existence. A partir de l'heure où la chute d'une pomme l'avait mené si loin, vingt-cinq années entières — les années les plus troublées de l'existence chez la plupart des hommes — s'absorbèrent pour lui dans l'habitude patiente des longues recherches scientifiques. Ce terme écoulé, il en fit connaître le résultat au monde, & seulement alors, s'en laissa parfois distraire à demi.

C'est sans doute en raison de l'une de ces distractions qu'on put un jour le nommer directeur de la Monnaie ; puis, un autre jour, l'élire membre de la Chambre des Communes. Il remplit consciencieusement les fonctions que lui imposait le premier titre : elles avaient encore quelque rapport avec la science. Quant aux intrigues politiques, l'auteur des *Principes de la Physique Naturelle* n'était pas plus fait pour y descendre que dans les détails du ménage, pour lesquels on doit avouer qu'il montrait peu d'aptitude.

Une fois, en effet, s'étant ingéré de faire cuire un



œuf à la coque, il plongeait sa montre dans l'eau bouillante, & resta les yeux fixés sur l'œuf qu'il tenait dans le creux de sa main pour y compter les minutes. Il siégea dans le Parlement de 1688, qui renversa un trône & en éleva un nouveau; mais il n'est pas bien sûr que sa pensée, accoutumée à vivre dans les espaces célestes, se préoccupât beaucoup plus de la distinction à faire ici-bas entre Jacques et Guillaume qu'entre sa montre & un œuf.

Pendant, un événement plus terrible pour Newton que l'écroulement d'une dynastie vint mettre à une rude épreuve son égalité d'âme.

Un petit chien, hôte choyé du logis, jouissait des grandes entrées dans son cabinet. Insolent comme tous les privilégiés, il s'y dormait d'étranges privautés. Un soir il s'y trouvait seul. Le maître était absent, une bougie brûlait sur la table, mais n'éclairait que les jeux & les bonds du pétulant favori. Newton rentre dans son cabinet, qu'illuminait une clarté sinistre. Quel spectacle s'offre à ses yeux! Le chien était sur la table, la bougie renversée, & les papiers qui la couvraient, dévorés par les flammes, achevaient de se réduire en cendres. Les papiers de Newton! Les calculs, les annotations, tout le labeur d'une longue suite d'années, les éléments de nouvelles découvertes. — Un coup douloureux vient frapper au cœur le savant consterné; mais sans qu'aucun mouvement de colère lui échappe, il prend le petit animal, & le mettant doucement à terre : — « Ah Diamant, dit-il avec tristesse, tu ne sais pas tout le mal que tu m'as fait ! »

Moins résignés que Newton, nous dirons à l'ombre du petit chien : Diamant maudit! quel

mal n'as-tu pas fait à la science, & à la gloire de l'humanité !

Une seule fois ce grand esprit sortit de son calme habituel : ce fut quand Leibnitz lui disputa l'honneur d'une importante découverte en mathématiques. Tous les deux avaient raison, car tous les deux l'avaient faite à l'insu l'un de l'autre. Newton ne montra pas autant de patience envers Leibnitz qu'envers Diamant. Il s'émua & le monde savant par toute l'Europe, s'émua, encore davantage. L'amour-propre national s'en mêla; la lutte fut des plus vives entre l'Angleterre, & l'Allemagne. Enfin la querelle s'apaisa, et la priorité de la découverte reste attribuée à Newton, sans que la gloire de Leibnitz ait à en souffrir.

A part ces rares tributs payés à sa condition d'homme, Newton, étranger à toutes les passions, vécut sur la terre, pour ainsi dire, à l'état de pure intelligence.

Pourtant, deux êtres humains furent aimés de lui, bien tendrement aimés. Deux femmes : sa mère et sa sœur.

Âme affectueuse, il n'alla pas chercher plus loin que dans les sentiments de la nature l'aliment nécessaire à sa vie morale; âme simple & religieuse, tandis que son puissant génie contemplait, pour ainsi dire, sans voile les lois de la création, il remontait sans effort vers la source d'où elles émanent; & quand, interrogé sur les causes qui s'y rattachent, il était parvenu dans ses démonstrations au point où s'arrêtent l'observation et le raisonnement humains, s'il se voyait encore pressé par quelque pourquoi téméraire, ôtant son chapeau, et les yeux levés au ciel, il répondait :

« Parce que Dieu la voulu !

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

### VIE DE SAINT CHARLES BORROMÉE

PAR M<sup>me</sup> COLLOMBEL GABOURD.

Ceci est un livre sérieux sorti de la plume d'une femme qui a reçu avec le sang le goût des études historiques & le sentiment des grandeurs religieuses. Elle a su répandre un vif intérêt sur la vie si grave du cardinal Borromée, cet homme, le

plus austère que notre âge ait connu, disait saint François de Sales, & qui vécut au milieu des honneurs, des richesses, du luxe, de la civilisation & des arts, aussi détaché qu'un ermite de la Thébaïde; elle l'a montré dans sa belle et pure jeunesse à la cour de son oncle, le pape Pie IV, n'usant de son influence que pour faire le bien & pour donner de l'éclat aux saintes lettres & aux sciences qu'il aimait; détaché absolument du monde à la mort de son frère, donnant tout son bien personnel aux



pauvres, recevant la prêtrise & se dévouant dès lors tout entier à la conclusion du saint concile de Trente, que les intrigues politiques suspendaient depuis de longues années. Le concile fut l'œuvre de sa jeunesse; le faire observer l'œuvre de toute sa vie. De plus en plus sévère, de plus en plus mortifié, ce fils de prince, ce neveu d'un pape vivait comme le plus pauvre & le plus humble des prêtres; il n'était riche que lorsqu'il s'agissait des autres, alors sa libéralité était sans bornes; après l'aumône, son unique plaisir était l'étude & la musique sacrée, qui trouva en lui un constant défenseur, lorsque des réformateurs voulaient l'exclure des cérémonies de l'église. Il n'aspirait qu'à quitter Rome pour son diocèse; la mort de Pie IV, en 1570, lui en donna la liberté, & l'on ne peut lire sans admiration la vie épiscopale de ce nouvel Ambroise, aussi plein de zèle pour la gloire de Dieu que de charité pour le salut & le bonheur de ses frères.

Le Seigneur avait réservé à l'éclatante vertu de Borromée une occasion héroïque : la peste éclata à Milan; le saint archevêque visitait une autre partie de son diocèse, il accourut aussitôt au milieu de son peuple; il anima ses prêtres du feu qui brûlait dans son cœur; il distribuait aux pauvres & aux hôpitaux tout ce qu'il possédait, argent, vaisselle, tapisseries, provisions; & dans cette ville désolée, il fut à la fois magistrat, pasteur & père. Il portait lui-même les secours, les remèdes & les sacrements aux malades; il nourrissait tous les jours de ses propres fonds & des aumônes qu'il avait recueillies, soixante-dix mille pauvres, car la peste avait banni de la ville tout commerce & tout travail; il s'endetta pour toute la vie, & il fut réduit lui-même à une ex-

trême pauvreté. Il suffisait à tout; grâce à lui, les malades étaient soignés & consolés jusqu'à leur dernière heure, les morts ensevelis, les pauvres soulagés, les orphelins recueillis & élevés. La peste dura plus de deux ans, deux ans de fatigue, d'austérités & de travaux, qui abrégèrent les jours de Borromée en lui préparant une couronne éternelle! Le peuple de Milan a conservé le souvenir de son saint bienfaiteur, en l'alliant au souvenir impérissable de ce fléau! La peste de 1576-77 s'appelle encore la peste de saint Charles, tant est forte, dit Manzoni, la puissance de la charité. Elle peut faire planer la mémoire d'un homme sur la vaste & solennelle infortune de tout un peuple, parce qu'elle a inspiré à cet homme des sentiments & des actions plus mémorables encore que ses maux; elle attache le nom de cet homme à une calamité publique, comme d'autres attachent le leur à une conquête ou à une découverte.

Le saint archevêque vécut encore huit ans, tout employé à la charge pastorale, & consumé de travaux, il mourut le 4 novembre 1584; il rendit à Dieu sa belle âme, en disant à voix basse : *Ecce venio, voici que je viens*. Il avait quarante-six ans.

Cette noble vie, écrite avec le plus grand détail & sur des documents authentiques, est extrêmement attrayante, & nous devons des actions de grâce à la plume savante et pieuse qui s'est consacrée à ce travail, & qui a rendu vivante à nos yeux la figure héroïque de Charles Borromée; très-peu connue jusqu'ici, elle sera désormais aimée & vénérée en connaissance de cause (1).

(1) Un très-beau volume avec portrait, chez Putois-Gretté, 13, rue de l'Abbaye-Saint-Germain. — Paris, prix : 6 fr.

## MARGUERITE AU CHATEAU

### V

J'ai rencontré aujourd'hui mamzelle Marguerite Norman; elle a détourné la tête, & elle est devenue rouge comme un pavot. Autrefois, elle me disait toujours d'une voix bien douce : Je suis contente de te voir, petite Mariette.

— Oh! à présent, elle ne parle plus au pauvre monde, elle est si fière!

— Elle a changé du tout au tout, depuis qu'elle fréquente au château.

— C'est un grand malheur pour nous tous, que cette dame Gerbier, comme on l'appelle, soit venue habiter Serrière.

— Enfin, la voilà sur son départ.

— Eh! qu'elle demeure ou qu'elle reste, c'est la même chose maintenant. Rien ne nous rendra mamzelle Marguerite.

— Heureusement il nous reste sa bonne petite sœur.



— Mademoiselle Denise ? Mais elle non plus ne nous fait pas des visites bien fréquentes.

— La pauvre enfant ! ce n'est point sa faute. C'est le temps qui lui manque & non la bonne volonté. Elle travaille d'arrache-pied tout matin au soir, tandis que mademoiselle Marguerite fait la princesse au château.

— Et avec tout cela monsieur Norman court à sa perte.

— Oh ! doux Jésus, qui a dit une pareille chose ?

— Tout le monde, qui le dit. Monsieur le docteur doit au tiers & au quart.

— Est-ce bien possible ! voilà le pire de tout. Quel malheureux jour que celui où l'on a vu pour la première fois mademoiselle Marguerite au château !

C'est au village de Lagny que les paysans échangeaient ces mots, un soir, à la fin de l'été. Pendant qu'ils causaient ainsi, Marguerite, assise sous le vieux marronnier, profitait des derniers rayons du soleil couchant pour lire & relire un papier qu'elle tenait à la main.

« Tu es occupée ? lui demanda sa sœur, qui s'approcha d'un air triste.

— Occupée ! Non, pas précisément, répondit la jeune fille, j'étudiais ce rôle que je dois jouer demain, & je prenais une peine bien inutile, car je le sais en perfection. Veux-tu me l'entendre répéter ?

— A quoi bon ? fit Denise avec un sourire mélancolique ; je n'ai jamais vu jouer ni proverbes ni charades, & je ne suis point capable de te donner des conseils.

— Je suis plus habituée aux louanges qu'aux conseils ! s'écria fièrement Marguerite. Si tu savais comme on applaudit, au château, lorsque je joue n'importe quel rôle, dans n'importe quelle pièce. » Denise soupira.

« Hélas ! murmura-t-elle, où cela te conduira-t-il ? »

Marguerite hocha la tête & sourit mystérieusement.

« Ma sœur, reprit la pauvre Denise, voici une lettre que le facteur vient d'apporter ; j'avoue qu'elle m'effraie. Figure-toi qu'on nous réclame le paiement d'une somme considérable.

— On ne nous réclame rien du tout ! s'écria Marguerite en jetant un regard sur la lettre. C'est simplement un marchand qui m'envoie sa note. Pourquoi l'as-tu décachetée, petite trembleuse ?

— Parce qu'elle est adressée à mademoiselle Norman.

— Eh bien, mademoiselle Norman, c'est moi l'aînée, & tu n'es que mademoiselle Denise ; ainsi le veut la mode anglaise, répliqua Marguerite, qui cherchait à plaisanter afin de distraire & d'égayer sa sœur.

— Oh ! s'écria celle-ci, comment peux-tu te préparer de gaieté de cœur tant de tourments & tant de regrets ? »

Marguerite fit un petit mouvement d'impatience.

« Ne t'inquiète pas, dit-elle, je saurai bien sortir de ce mauvais pas.

— De quelle manière, ma pauvre sœur ? Tu ne cherches qu'à t'abuser. Tu es sur le bord de l'abîme & tu fermes les yeux. Nos dépenses augmentent chaque jour ; je ne puis suffire à tout & le désordre s'introduit dans le ménage. Notre père est triste, tante Judith de mauvaise humeur. Nos joies, notre gaieté d'autrefois ont disparu. Où allons-nous, grand Dieu ? »

Marguerite lui prit la main & lui dit d'une voix grave :

« Ma chère Denise, tes reproches sont justes. J'ai eu tort d'accepter la première invitation de madame Gerbier, & tu dois t'applaudir de n'avoir pas suivi mon exemple :

— Eh bien, alors ?... interrompit la jeune fille.

— Eh bien, le mal est fait, & pour le réparer, il faut que je continue d'aller à Serrière. Ne secoue pas la tête, mon enfant, & écoute-moi. J'ai acquis l'amitié de deux ou trois dames très-distinguées & fort respectables. Elles me portent un intérêt tout particulier, & elles ont résolu de me marier avantageusement. A qui ? je l'ignore & elles ne le savent pas davantage, mais je suis convaincue que, pour atteindre leur but, elles ne négligeront rien.

— Oh ! ma sœur... s'écria Denise en souriant avec une douce compassion, un peu d'ironie & beaucoup de tristesse.

— Eh bien ! quoi, ma sœur ? demanda Marguerite en la contrefaisant ; tu trouves sans doute le projet de ces dames extrêmement ridicule.

— Je ne dis pas cela. Mais quand on est, sans fortune...

— On doit épouser un jeune homme riche, c'est évident, interrompit Marguerite. Oh ! vois-tu, chère Denise, si ces vénérables dames accomplissaient leur dessein, nous serions sauvés tous, mon père, nous & nos pauvres, que je n'oublie pas, encore que j'aie l'air de les négliger.

— L'air seulement ? demanda Denise.

— Oui l'air seulement. Va, je songe bien à eux & je les aime plus qu'autrefois. Le cœur me saigne quand je les vois tous. Ce matin, j'ai rencontré la petite Mariette, elle était nu-pieds dans la boue & n'avait que de pauvres haillons ; cela m'a fait monter les larmes aux yeux, & je me suis sauvée sans la regarder, car je sentais que je ne pouvais plus étouffer mes sanglots. Ce qui me console, c'est qu'en réalité je travaille pour eux ; dès que je serai mariée, je ferai l'aumône sur une grande échelle, je fonderai des établissements de bienfaisance, je distribuerai chaque semaine du linge, &...

— Oh ! pauvre sœur, quelles chimères ! interrompit tristement Denise.

— C'est ce que nous verrons, répliqua la belle présomptueuse. Mais, en attendant, ma chère mignonne, n'oublions pas que madame Gerbier, ses enfants & ses hôtes doivent nous faire une visite lundi.



— Comment l'oublierions-nous ? demanda la jeune fille. Depuis qu'il est question de cette visite, tu bouleverses la maison de la cave au grenier ; tout est dans le désarroi, la bonne tante ne sait plus où donner de la tête.

— Oui, c'est bien du tracas, je l'avoue, mais qui veut la fin veut les moyens. Ainsi faisons notre possible pour recevoir convenablement cette brillante société, »

Un instant après, Marguerite entra dans le cabinet de monsieur Norman & le trouva occupé à faire des comptes.

« Cher père, vous savez bien que c'est moi qui, habituellement, me charge de ce soin. Pourquoi empiétez-vous sur mes attributions ? lui dit-elle en riant. Permettez que je mette tout cela au net.

— Non, non, répondit-il avec hésitation, tu ne saurais pas... tu ne pourrais en venir à bout... Ce sont des comptes d'une espèce toute particulière. »

Elle pâlit, car elle crut qu'il s'agissait de notes envoyées par ses fournisseurs.

« Je vous prie, dit-elle, souffrez que je voie... »

Le docteur la regarda fixement & lui répondit :

« Puisque tu insistes, je ne te chahuterai rien. Sache que je me trouve fort gêné & dans un pressant besoin d'argent. Il faut que je me procure immédiatement une somme assez ronde. Où la chercher, si ce n'est chez ceux qui me doivent ? ils sont nombreux, c'est vrai, mais si pauvres ! Cependant j'ai dressé la liste de ceux qui ont quelques ressources. A présent il s'agit de calculer combien chacun d'eux doit fournir, car je tiens à ce qu'ils contribuent au paiement de la somme en question, au prorata de leurs revenus, & c'est une nécessité bien dure que celle qui me force à m'adresser à eux. »

Marguerite eut le cœur serré, mais elle se remit très-vite, & dit en affectant de prendre un ton d'insouciance :

« Mais cher père, tous les médecins font payer leurs soins.

— Par les indigents, ma fille ? jamais !

— Les indigents ont leur médecin, c'est la commune ou le bureau de bienfaisance qui le rétribue, repartit la jeune fille dont la voix s'affermissait peu à peu. Vos malades, papa, ne peuvent donc s'attendre à être soignés gratis. D'ailleurs, la position de ces bons villageois est, relativement, meilleure que la nôtre. Ainsi ! envoyez-leur hardiment la note de vos honoraires.

— Il le faut bien, répondit monsieur Norman. Oh ! Marguerite, pourquoi avons-nous mis les pieds dans ce malheureux château ?

— Pour notre bonheur à tous, répliqua la jeune fille. Oui, cher père, en ce moment nos dépenses excèdent nos revenus, c'est bien vrai ; mais c'est ce qui s'appelle semer pour recueillir.

— Dieu le veuille ! murmura monsieur Norman ; mais je ne vois pas de quelle manière...

— Voici ma sœur, » interrompit la jeune fille, qui, par un geste irréflecti & presque involontaire,

jeta un gros in-folio sur les notes & les cahiers sépar.

Elle prenait une peine bien inutile, Denise était trop inquiète & trop préoccupée pour examiner ces comptes. Elle entra vivement & dit d'une voix altérée :

« Cher père, voici qu'il nous arrive une voiture chargée de meubles & de vaisselle. On m'assure que vous avez acheté tout cela à la ville.

— Moi ! interrompit monsieur Norman surpris.

— Non, papa, c'est moi, répliqua Marguerite. Mais Denise exagère beaucoup, la voiture n'est pas chargée de meubles, elle en contient deux ou trois qui nous manquaient essentiellement & que j'ai dû me procurer, lorsque madame Gerbier & ses hôtes ont parlé de venir passer ici quelques heures.

— Mon Dieu ! balbutia Denise, une semblable dépense au moment...

— Elle était de première nécessité, interrompit sa sœur ; je te l'ai dit : qui veut la fin veut les moyens.

— Marguerite, Marguerite, demanda le docteur, comment paierons-nous tout cela ?

— Oh ! très-facilement, papa ; nous économiserons sur les sommes que vous nous donnez pour l'entretien de la maison, & puis je travaille pour un magasin de lingerie, vous savez ? »

Denise soupira, mais elle ne fit point observer que, depuis trois mois, Marguerite n'avait pas eu le temps de s'occuper de travaux de lingerie.

Ce même soir, les deux sœurs virent la bonne Judith fureter dans tous les coins d'un air effaré, & chercher avec inquiétude un objet dont elle paraissait avoir le plus grand besoin.

« Qu'avez-vous donc perdu, tante Judith ? lui demanda Denise.

— Mon petit fauteuil, répondit-elle, il me sert depuis vingt ans ; je ne saurais m'en passer, & je ne puis m'imaginer ce qu'il est devenu.

— On l'a porté au grenier, dit Marguerite ; il est boiteux & dans un grand délabrement.

— Au grenier ? interrompit Judith indignée.

— Mais oui. Pouvais-je le laisser traîner dans tous les coins du salon, au moment où tant de personnes distinguées vont nous faire visite ? Cependant, consolez-vous, bonne tante, il y a au logis des sièges plus commodes que ce vieux fauteuil rustique. »

Judith était blessée au cœur.

« Je crois, dit-elle aigrement qu'on a porté aussi mes lunettes au grenier, car je ne les trouve pas non plus, & Dieu veuille que l'on ne m'y relègue pas un jour au grenier, puisque c'est là qu'on cache ce qui est trop vieux & trop rustique pour être montré aux dames du grand monde. »

## VI

Comme on le voit, tout allait de mal en pis chez le docteur Norman : le jardin était négligé, le logis avait perdu son air d'élégance, partout on voyait apparaître la gêne ; les dépenses augmentaient dans des proportions alarmantes ; de petites dettes,



contractées de tous côtés, faisaient bouler de neige & menaçaient de grossir démesurément. Si ces dettes criardes ne rompaient point encore les oreilles au malheureux docteur, c'est que Marguerite se donnait une peine infinie pour les lui cacher. Monsieur Norman comprenait bien néanmoins qu'il était indispensable d'introduire la réforme au logis; mais il se tranquillisait en pensant que cette réforme s'établirait forcément lorsque madame Gerbier aurait quitté Serrière.

Denise, encouragée par sa bonne voisine & soutenue par l'approbation de son père, n'allait jamais au château.

« Que doit-on penser de toi, chez madame Gerbier? lui disait sa sœur; sûrement on te considère comme une petite fille sauvage, ombrageuse & morose.

Marguerite se trompait: personne au château de Serrière n'ignorait les motifs qui retenaient Denise loin de ces fêtes bruyantes. On savait combien elle était courageuse, active, raisonnable; on approuvait sa conduite & l'on admirait son dévouement, mais on n'osait pas trop le louer en présence de Marguerite, parce que c'eût été infliger à celle-ci un blâme indirect, & certes, ni madame Gerbier ni ses hôtes n'avaient le droit de blâmer cette pauvre jeune fille.

Denise avait été obligée de diminuer ses aumônes. Ceci était un de ses plus grands chagrins. Lorsqu'elle rencontrait par hasard les infortunés qu'elle-même allait chercher autrefois, elle passait vite, les yeux baissés & pleins de larmes. Elle n'avait guère le temps non plus de visiter les malades. Cependant madame Lanoix la conduisit un jour chez une pauvre femme infirme, qui était naguère leur protégée toute spéciale.

Ce fut avec un profond sentiment de tristesse que la jeune fille entra dans cette cabane; pour la première fois elle y pénétrait les mains vides. Jamais pourtant elle ne se vit mieux accueillie; la pauvre femme lui adressa, d'une voix émue, les plus vifs remerciements.

« Mademoiselle, je vous attendais avec impatience, lui dit-elle. Il me tardait de pouvoir vous parler de ma reconnaissance. Vous avez été si bonne pour moi... trop bonne en vérité. Pourquoi m'envoyer une somme aussi forte? J'osais à peine la prendre. Il me semblait que je faisais tort à tant de pauvres gens moins favorisés. J'étais fâchée aussi de ne pas recevoir cet argent de votre main. Malheureusement vous ne pouviez venir, n'est-ce pas? Le jeune monsieur me l'a dit en me remettant cette bourse de votre part. Je la conserve précieusement votre jolie petite bourse. Voyez, mademoiselle, elle ne me quitte point. »

Et la pauvre malade déposa entre les mains de la jeune fille stupéfaite un élégant porte-monnaie sur lequel était gravé ce chiffre: A. G.

« Ma bonne, lui demanda Denise, qui donc vous a remis cet objet.

— Mais mademoiselle le sait bien, c'est mon-

sieur Gerbier; il est très-bon pour les pauvres, ce jeune monsieur. Il passait un jour, au moment où j'étais assise dans mon jardin, il eut la bonté de s'approcher de moi pour me demander si j'étais malade. Je répondis que je l'avais été bien davantage & que si j'allais mieux, c'était grâce à vos bons soins, mademoiselle Denise. Là-dessus, il m'adressa quelques questions qui vous concernaient autant que moi, puis il me donna ce porte-monnaie bien garni, &, comme je le remerciais de tout mon cœur, il s'en alla en murmurant quelques mots que je ne compris pas très-bien & que j'ai oubliés; mais ça signifiait que c'était vous seule, mademoiselle, que je devais remercier. Je n'en fus pas très-surprise, car on assure que la famille Gerbier & la vôtre sont comme les deux doigts de la main. »

La jeune fille ne répliqua point & ne tarda pas à sortir. Elle n'attachait pas une grande importance au récit de la bonne femme. Elle ne connaissait pas monsieur Gerbier; néanmoins elle savait qu'il était bon & généreux; elle trouvait donc bien naturel qu'il se fût intéressé à la pauvre infirme & elle pensait que celle-ci avait fort mal pris le sens des derniers mots du jeune homme. Pourtant, ce même jour, elle dit à Marguerite:

« Ma sœur, tu me parles souvent de mademoiselle Cécile & de ses amies, de grands personnages que tu rencontres au château, & des vénérables dames qui t'ont prise sous leur protection; de madame Gerbier, qui est charmante pour toi, & de monsieur Leinau, qui te regarde du haut de sa grandeur; mais jamais tu ne fais la plus légère allusion à monsieur Armand; pourquoi cela?

— Parce que je le connais à peine, répondit Marguerite; il a un caractère sérieux & il n'aime pas beaucoup les divertissements qui plaisent tant à sa sœur. Il n'a jamais voulu accepter de rôle dans nos proverbes & nos charades; il danse rarement & se plaît surtout auprès des hommes graves. Je le crois extrêmement ambitieux. Il rêve de faire un brillant mariage. On dit, il est vrai, que c'est pour se conformer aux vœux de sa mère; elle tient à ce que ses enfants s'allient à des familles nobles & titrées. Cela me paraît difficile, car enfin madame Gerbier ne possède point une fortune princière & son origine est des plus obscures. Aussi Cécile & monsieur Armand feront de sots mariages, tu verras. Celui-ci épousera probablement la fille d'un gentilhomme ruiné; celle-là se mariera à quelque vieux comte ou marquis. Et voilà où conduit l'ambition, » ajouta Marguerite avec un grand sérieux.

## VII

L'automne était venu, la famille Gerbier avait quitté Serrière, & mademoiselle Marguerite était toujours mademoiselle Marguerite. Ses nobles amies n'avaient pas découvert le cygne noir, je veux dire le mari riche & en état de faire figure, qu'elles avaient promis à cette pauvre jeune fille.



Celle-ci était demeurée seule avec ses déceptions, ses souvenirs, ses inquiétudes & je puis ajouter ses remords. Elle se trouvait profondément malheureuse. Elle voyait avec effroi approcher le sombre hiver, & son cœur s'emplissait d'amertume, lorsqu'elle comparait sa triste destinée à celle de Cécile & de ses amies.

Vainement elle essayait de reprendre l'habitude du travail. Elle avait des chagrins trop graves, des soucis trop cuisants pour être en état de s'occuper sérieusement. Elle éprouvait les plus cruelles alarmes; car, si les plaisirs de cet heureux été, les brillants amis, les louanges, les fêtes avaient disparu comme un songe, les dettes étaient restées, plus pressantes & plus criardes que jamais, & Marguerite, après avoir fait son possible pour cacher la situation au bon docteur, voyait son secret sur le point de lui échapper.

Un jour, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, elle songeait tristement à ces choses, lorsqu'une voiture, bien connue d'elle, vint s'arrêter au pied du modeste perron.

« Ma sœur ! s'écria Marguerite en tressaillant, voici monsieur Leinau... Il descend de voiture, il entre dans la maison. Que signifie cette visite ? Toute la famille Gerbier doit être installée à Paris & je ne puis comprendre... »

— Ma chère Marguerite, si tu le veux bien, nous ne parlerons plus de la famille Gerbier, » interrompit Denise avec une légère irritation qu'elle cherchait vainement à dissimuler.

Marguerite baissa les yeux & garda le silence, tandis que Judith introduisait monsieur Leinau dans le cabinet du docteur.

Les deux hommes restèrent seuls pendant un temps assez long, puis ils vinrent rejoindre les jeunes filles. Celles-ci furent frappées d'étonnement lorsqu'elles virent ce monsieur Leinau, si roide, si orgueilleux, si gourmé, faire tous ses efforts pour paraître aimable & gracieux. Il marquait une grande déférence, non-seulement au vénérable docteur, mais encore à ces demoiselles elles-mêmes.

Il était prévenant, affable, respectueux, & pour tout dire en un mot, méconnaissable. Il causait avec gaieté, avec entrain; il raconta qu'il était venu passer quelques semaines à Serrière; son neveu l'avait accompagné, & madame Gerbier & Cécile devaient les rejoindre prochainement. Toute la famille attendait avec impatience le moment de revoir monsieur & mesdemoiselles Norman, c'était à cause d'eux que l'on revenait, on avait trouvé la séparation longue & cruelle, on ne pouvait plus vivre loin de ces bons & fidèles amis.

« Qu'est-ce que tout cela signifie ? pensait Marguerite tandis que monsieur Leinau, obligé de partir enfin, serrait avec effusion les mains du docteur.

— A demain, lui dit celui-ci.

— Oui, sans doute, répondit le visiteur, je vais transmettre à mon neveu votre bonne invitation, & je sais qu'il se fera, comme moi, une fête de ce dîner de famille. »

Les deux sœurs n'avaient jamais éprouvé pareille surprise. Comment ce monsieur Leinau, la fierté même... ? Puis ce dîner de famille, monsieur Armand Gerbier qui allait venir... Qu'était-il donc arrivé ?

Monsieur Norman, après avoir reconduit son nouvel ami jusqu'à sa voiture, rentra tout joyeux & prit dans ses bras sa chère petite Denise.

« Mon enfant, lui dit-il, c'est toi qui nous sauves tous. De nous trois tu as été la plus sage. Tandis que nous courions follement après la fortune, tu l'attendais au coin de ton foyer. Aussi c'est à ta porte qu'elle vient frapper : madame Gerbier me fait demander ta main pour son fils Armand.

— Quoi ! balbutia la jeune fille, madame Gerbier... monsieur Leinau. Vous avez dit, cher père ?

— Est-ce possible ? s'écria Marguerite; on disait que madame Gerbier avait des prétentions...

— Oui, oui, repartit le docteur en souriant, la chère dame a effectivement ses petites faiblesses. Mais qui de nous n'a pas les siennes, & pourquoi serions-nous d'une susceptibilité ridicule, pourquoi trouverions-nous mauvais qu'elle tire avantage d'une union qui fera certainement le bonheur de ma chère Denise ?

— Hélas ! quels avantages en retirerait-elle ? demanda celle-ci avec une humilité charmante.

— Pour ne point blesser ta modestie, je ne t'en indiquerai qu'un dont tu ne pourras certes faire vanité, lui répondit son père; je crois même que je vais humilier ton amour-propre en te disant que madame Gerbier désire marier son fils non pas précisément à la petite Denise Norman, mais surtout à la fille du comte Norman de Chalèze. »

Les deux sœurs poussèrent un cri de surprise.

« Qui reprit tranquillement le docteur, je m'appelle Norman de Chalèze; mais comme ce nom ne cadrerait point avec mon dénuement, je l'ai quitté en arrivant dans ce village. Il paraît que mes amis de Paris ne m'ont pas oublié & qu'ils ont parlé de moi à madame Gerbier. Celle-ci a été fort agréablement étonnée en apprenant que la jeune personne dont son fils est épris est la fille d'un comte de la vieille roche; elle trouve que ce nom pompeux que je n'ose porter s'accrochera à ravir à celui de Gerbier, & la pensée que son Armand s'appellera un jour le comte de Chalèze la plonge dans un joie profonde.

— Mais, cher père, une jeune fille qui se marie quitte le nom de sa famille pour prendre celui de son fiancé.

— Sans doute, mais quelquefois le fiancé obtient l'autorisation de porter celui de la jeune fille, & madame Gerbier, qui a des amis puissants, se flatte d'en arriver là sans peine. — Mesdemoiselles de Chalèze, ajouta le bon docteur avec un sourire, la conclusion de tout ceci, c'est que le fabuliste ne se trompe point quand il nous dit que la fortune échappe à celui qui la poursuit, pour aller s'asseoir à la porte de celui qui ne la cherche point.

MICHEL AUVRAY,



# M A D E L O N

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE PROVENCE

(Suite et fin)

## IV

**D**E sombres nuages s'amoncelaient en effet dans le ciel, chassés par le vent d'est qui s'était élevé tout à coup, par intervalles quelques rayons, illuminant la mer d'un fugitif éclat, faisaient ressortir en relief vigoureux les cimes menaçantes des rochers qui bordent le rivage; on se hâta de déployer les voiles & de louer le long des côtes.

« J'espère bien que nous n'allons pas retourner par la même route que ce matin, dit Frédéric lorsqu'ils débarquèrent, il faut que nos chers Marseillais voient notre pays sous ses divers aspects.

— Passons par le château de la Tourelle, proposa Joséphine, nous ferons notre prière à la chapelle de Saint-Louis.

— Va donc pour la Tourelle, dit monsieur Marmontelli, quoique la châtelaine en soit absente.

— En avant, donc! » reprit madame Baralier en piquant des deux.

Ils suivirent quelque temps la grande route; puis, appuyant à gauche, ils entrèrent dans un sentier pierreux, où la sûreté de pied de leurs montures leur fut d'un grand secours. Ils atteignirent bientôt la grille, dont les portes étaient ouvertes, & ils parcoururent la longue allée d'oliviers qui, du côté du Midi, sert d'avenue au château, grand bâtiment carré, flanqué de quatre tours.

« Bonsoir à tous, dit l'homme d'affaires de la châtelaine s'avancant à leur rencontre; quel bon vent vous amène dans nos parages, monsieur Martelli? voilà longtemps déjà que vous n'étiez venu.

— Mes filles désirent prier quelques instants dans la chapelle de Saint-Louis; & moi, je veux montrer votre charmante vallée, entourée de si gracieux coteaux, & vos magnifiques points de vue, à monsieur Paraguet, nouvellement arrivé de Marseille.

— De Marseille! répéta le gros homme en reculant vivement en arrière.

— Oui, de Marseille, mon cher, n'est-ce point dans cette ville que se trouve maintenant madame la baronne?

— Grâce à Dieu, elle a pu fuir ce foyer d'infection lorsqu'il en était temps encore, & elle est maintenant en sûreté auprès de madame sa fille, comme me l'apprend une lettre que je viens de recevoir.

— Que voulez-vous dire? mon cher Alfort, reprit en riant monsieur Martelli, & à qui en avez-vous avec votre air effaré?

Mais Ambroisius ne riait point, & prenant à son tour la parole:

— Je crois bien que je suis le seul ici à vous comprendre, monsieur, dit-il d'une voix émue, & j'ai une raison pour désirer qu'il en soit ainsi le plus longtemps possible; seulement, si vous voulez bien me permettre de vous adresser en particulier quelques questions, je vous en serai personnellement obligé.

Et comme Alfort ne paraissait nullement disposé à acquiescer à cette demande:

« Je vous jure que vous n'avez rien à craindre, monsieur, reprit le vieillard à demi-voix & avec un triste sourire, voilà quinze jours déjà que j'ai quitté la grande ville.

— Je suis à vos ordres, » répondit l'homme d'affaires.

Ambroisius s'enfonça le premier dans une des allées latérales du jardin, dominant une plaine fertile, & monsieur Alfort le suivit à regret.

« Au nom du ciel, que venez-vous d'apprendre & que se passe-t-il à Marseille? demanda Madelon, qui, éloignée de plusieurs pas, n'avait qu'imparfaitement entendu la conversation précédente.

— Je n'y comprends rien moi-même, chère nièce, répondit monsieur Martelli; mais ton oncle Ambroisius nous donnera sans doute le mot de cette énigme.

Madelon secoua la tête, & poussant un gros soupir:

— Mon oncle ne voudra peut-être rien nous dire, » reprit-elle.

Le vieillard en effet rejoignit ses compagnons en gardant un morne silence; il refusa tous les rafraî-



chissements que monsieur Alfort offrait à ses hôtes; contrairement à ses habitudes, il ne fit aucune question concernant l'histoire du château, & consentit seulement à accompagner les jeunes filles à la chapelle. Monsieur Alfort alla lui-même en ouvrir les portes, le vieillard s'agenouilla sur les dalles, & pria longtemps avec ferveur. Quelques instants après, le tremblement nerveux qui venait d'agiter ses membres s'était en partie calmé; mais Madelon crut s'apercevoir qu'il avait versé quelques larmes.

« Mon cousin, dit-elle à Frédéric qui se trouvait à côté d'elle, je ne sais quel danger nous menace, mais c'est un grand malheur, à coup sûr.

— N'allez pas vous forger de vaines chimères, lui dit Frédéric d'un ton pénétré, remontez plutôt sur votre âne, &, quoique la voie, que nous allons suivre, soit en mauvais état & le chemin fort montueux, nous irons le plus souvent possible de ce petit train de galop que vous aimez. »

Ils partirent donc ensemble, elle absorbée dans sa tristesse, lui essayant de la distraire de ses noires pensées; mais en vain cherchait-il à attirer l'attention de sa cousine, tantôt sur les vigoureux câpriens qui tapissaient de leurs tiges rameuses les murs en pierres sèches, tantôt sur les grappes en-pourprées de la vigne féconde ou sur la pâle verdure des oliviers, contrastant avec le feuillage des cyprès & des pins résineux dont les collines étaient couvertes; elle était insensible à tout ce qu'il lui montrait.

Lorsqu'ils eurent atteint le sommet de la montée de Sainte-Brigitte, de larges gouttes d'eau commencèrent à laver les pierres du chemin.

— Cet original d'Alfort nous a retenus trop longtemps avec ses paroles énigmatiques, dit avec humeur Frédéric; heureusement nous voilà bien près de la maison, & nous y serons arrivés avant que l'orage n'éclate. »

Quelque temps après, ils arrivaient au logis, & tandis que Frédéric retournait sur ses pas au devant des autres voyageurs, la jeune fille, empressée d'embrasser son aïeule, allait la chercher au salon où celle-ci se tenait d'ordinaire; mais ne l'y trouvant point, elle monta pour changer de vêtements, car les siens étaient trempés par la pluie.

En pénétrant dans sa petite chambre, elle entendit causer dans la pièce voisine.

« Il faut se soumettre à la volonté de Dieu, disait une voix d'homme, continuant évidemment une conversation déjà commencée; patience & résignation, c'est la devise du chrétien. »

— Mais enfin, monsieur le curé, reprit la voix plus douce de madame Martelli, c'est une injustice criante, & le parlement abuse certainement de son pouvoir en prononçant la peine de mort contre tous ceux qui sortiront désormais du territoire de Marseille, car y a-t-il rien de plus naturel que de fuir un pareil danger? c'est même un devoir en quelque sorte, puisque la vie est un dépôt que

Dieu nous confie; en quoi mon gendre serait-il coupable, par exemple, en venant rejoindre ici son oncle & ses enfants, qui ont pu nous arriver sans obstacle, il y a quinze jours à peine?

— Il y a quinze jours, madame, les médecins, trompés par des symptômes inconnus jusqu'à-là, espéraient encore que les maladies qu'ils avaient observées depuis l'arrivée du *Grand-Saint-Antoine* et de trois autres navires, venus du Levant avec patente brute, n'étaient dues qu'au dérangement des saisons; mais à présent qu'il n'est que trop avéré que c'est bien là le terrible fléau apporté de Seyde et de Tripoli, le parlement a cru devoir empêcher les malheureux habitants de Marseille de se répandre en foule, comme ils commençaient à le faire dans les différentes parties de la Provence, du Languedoc & du Dauphiné, & d'y apporter ainsi le mal qui les dévore.

— C'est de la prudence peut-être, mais ce n'est point de la charité.

— C'est de la charité pour nous tous, que la peste atteindrait indubitablement. Ces paroles vous paraissent dures, madame, reprit-il un instant après; soyez sûre cependant que je prends une vive part à vos craintes; mais pourquoi nous affliger d'avance? tous les Marseillais ne seront pas atteints par la contagion; & monsieur votre gendre, avec sa robuste santé & sa belle fortune, qui lui permet de consulter les meilleurs médecins & de se procurer tous les secours de l'art, a plus de chances que bien d'autres d'échapper au fléau.

— C'est possible, répondit la bonne dame, mais, quand je pense que mes pauvres petits enfants, déjà privés de leur mère, n'ont plus que lui ici-bas, je ne puis m'empêcher de trembler pour cette vie si précieuse. Que deviendraient-ils si leur père venait à mourir? je suis trop vieille pour les protéger longtemps. Puis Cyrien est un si excellent homme! rappelez-vous avec quelle sollicitude il a veillé sur ses enfants, avec quelle sagesse il a dirigé leur éducation; je vais vous lire sa lettre, monsieur le curé, pour que vous jugiez de son cœur. »

Elle tira d'un petit sac, pendu à sa ceinture, un papier percé à jour à plusieurs endroits, et qui avait été trempé dans le vinaigre, le déploya lentement, & lut à haute voix ce qui suit :

« Madame & chère mère,

« En envoyant auprès de vous mes enfants bien aimés, j'étais loin de prévoir toute l'opportunité de ce voyage, qui n'était alors qu'une mesure de précaution. Béni soit le ciel de m'en avoir inspiré la pensée! m'épargnant ainsi la plus terrible de toutes les inquiétudes, celle de trembler à chaque instant pour leurs jours! j'avais à leur départ l'espoir de les voir bientôt revenir près de moi, ou de les rejoindre à Ollioules, dès que j'aurais mis ordre à mes affaires; mais la Providence en ordonne autrement; la peste a fait en peu de jours de si rapides progrès que nul ne peut se flatter de



n'en être pas frappé. Rien ne saurait vous donner une idée du trouble & de la confusion qui règnent dans notre malheureuse ville ; les ateliers & les boutiques ne s'ouvrent plus, les portes des maisons demeurent fermées, les temples du Dieu vivant sont déserts. On n'entend de tous côtés que des cris lamentables ; les familles se dispersent, le père meurt abandonné de ses enfants, les fils s'éloignent de leur mère malade, l'égoïsme se montre dans toute sa laideur.

» Pour comble d'infortune, une affreuse famine se joint à tant de maux ; la garnison, qui meurt de faim, menace d'attaquer la ville, & la municipalité, à son tour, menace la garnison ; la fuite offrirait une chance de salut, mais le parlement l'a rendue impossible en décrétant la peine de mort contre tous ceux qui tenteraient de sortir du territoire marseillais ; les soldats ont l'ordre de tirer sans pitié sur les fuyards, & les canons des forts repoussent dans le port tout bâtiment qui cherche à gagner le large. Il ne nous reste donc plus qu'à nous résigner en chrétiens ; la mort ne me fait pas peur, mais mourir loin de mes enfants, sans les embrasser une dernière fois, sans les bénir au moment suprême ! cette pensée me déchire le cœur. Cependant, ô mon Dieu ! si la peste doit prendre une victime dans ma famille, qu'elle me frappe, moi seul, & se détourne des miens ! que je meure ! il le faut, de ce mal effroyable, & qu'ils vivent longtemps heureux ! Mais ils sont bien jeunes encore pour se guider dans le monde ; c'est donc à vous, ma bonne mère, que je confie ce précieux dépôt ; il ne saurait être en de meilleures mains. Cachez-leur le plus longtemps possible le malheur qui me menace, ils ne l'apprendront que trop tôt, hélas ! si je succombe, comme c'est probable... »

Ici madame Martelli, qui se sentait suffoquée par les larmes, s'arrêta un instant pour les essuyer ; mais, comme elle reprenait sa lecture inachevée, un bruit sinistre se fit entendre dans la chambre voisine, c'était comme un corps tombant à terre.

La vieille dame tressaillit.

« Que se passe-t-il donc près de nous ? » dit-elle.

Le curé ouvrit la porte de la chambre, & aperçut mademoiselle Paraguet étendue sur le carreau.

« La malheureuse enfant aura tout entendu ! s'écria madame Martelli en s'efforçant en vain de relever la jeune fille, tandis que le curé s'empres- sait de tirer le cordon des sonnettes de l'apparte- ment. »

Les domestiques accoururent ; on transporta Madelon sur son lit, & Nanette, fort alarmée, se hâta de déshabiller sa maîtresse. On lui fit respirer des sels, on employa tous les moyens usités en pareille circonstance, mais ce ne fut qu'après un long espace de temps qu'elle ouvrit les yeux. Elle parut alors très-étonnée de se trouver couchée & entourée de monde ; puis, comme elle balbutiait

quelques mots pour demander l'explication de ce qui lui était arrivé, la mémoire lui revint, un cri déchirant lui échappa, & couvrant son visage de ses mains, elle pleura à chaudes larmes.

« Voilà le meilleur de tous les remèdes, » dit le curé à madame Martelli, qui observait avec angoisses les effets de cette crise.

Le médecin, que Frédéric avait été prévenir, entra alors dans la chambre ; il tâta le pouls de la malade, ordonna le plus grand repos & fit sortir tout le monde, à l'exception de Nanette, que l'on aurait vainement essayé d'éloigner.

La soirée entière se passa dans une grande agitation nerveuse, mais vers le milieu de la nuit un sommeil réparateur s'empara de la jeune fille, & lorsque madame Martelli entra dans la chambre le lendemain matin, marchant le plus légèrement possible pour ne point troubler le repos de la ma- lade, elle ne fut pas médiocrement surprise de la trouver sur pied & presque entièrement habillée.

« J'allais frapper à votre porte, ma chère grand'-maman, dit Madelon en lui baisant les mains.

— Grâce à Dieu, te voilà rétablie, dit l'aïeule avec tendresse ; mais tu aurais mieux fait, ce me semble, de rester au lit aujourd'hui.

— Non, répondit Madelon d'un ton résolu, car je n'ai pas de temps à perdre. »

Alors, avançant un fauteuil à sa grand-mère, elle la fit asseoir & se mit à genoux devant elle, avec la gracieuse câlinerie des jeunes filles de son âge ; Madelon était fort pâle en cet instant, mais ses grands yeux limpides, animés de toute l'énergie d'une âme tendre & forte, brillaient d'un éclat inaccoutumé.

« J'ai une prière à vous adresser, grand-mère, dit-elle.

— Que désirez-tu, ma chérie ? répondit la bonne dame, & que puis-je faire pour toi ?

— Me donner votre bénédiction, & me procurer une voiture pour retourner à Marseille, répondit-elle.

— Que dis-tu ? s'écria la grand-mère effrayée.

— N'ai-je pas mon père à consoler & à soigner, peut-être ? reprit-elle d'une voix émue.

— Ce serait marcher à la mort, ma fille.

— C'est accomplir mon devoir, ma bonne ma- man.

— Non, non, cela ne se peut pas, cela ne sera point, dit encore madame Martelli.

— Il faut que cela soit cependant, répliqua Ma- delon avec une douce fermeté. Écoutez-moi, chère grand-maman, ajouta-t-elle en joignant les mains.

Vous savez avec quelle tendresse mon père m'a élevée, avec quel dévouement sans bornes il nous a consacré sa vie ; & quand il se présente une oc- casion de lui témoigner ma reconnaissance, au lieu de la saisir avec empressement, j'abandonnerais lâchement dans le péril celui qui m'a comblée de ses bienfaits ! Si j'agissais de la sorte, vous me re- nonceriez pour votre enfant !

— Ne t'exalte pas ainsi, ma chère fille, dit



l'aïeule en lui prenant les mains; j'aime ton courage & ta piété filiale, mais la raison doit guider notre conduite même dans les plus nobles élans de notre cœur : raisonnons donc avant d'agir.

Si, en exposant ta vie, il y avait au moins quelque espérance de sauver Cyprien, Dieu m'est témoin que, quoi qu'il en coûtât à ma tendresse, je consentirais à ton départ; mais que peux-tu, pauvre enfant, contre le terrible fléau qui dévore tes compatriotes? De quel secours serais-tu à ton malheureux père, s'il est atteint par la contagion? Dépourvue d'expérience, comme on l'est à ton âge, sans médecin pour te conseiller, peut-être, que pourrais-tu faire, mon enfant?

— Adoucir sa dernière heure & mourir avec lui, dit-elle.

— Mais c'est de la folie, s'écria la bonne dame avec désespoir. Ne sais-tu pas que, pour vous sauver, ton père vous a envoyés auprès de moi; &, quand, par l'effet d'une prudence que je ne saurais trop louer, vous êtes maintenant à l'abri de tout péril, comment peux-tu supposer que je trahirai sa confiance en t'exposant au danger qu'il a voulu prévenir?

— Maman, chère bonne maman, je vous en conjure au nom de Dieu, au nom de ma mère chérie, que vous avez tant aimée, consentez à me laisser partir!

— Cruelle enfant, reprit madame Martelli en essuyant ses pleurs, veux-tu donc me faire mourir de chagrin?

— Je veux que vous me permettiez de vivre moi-même, et, si je demeure ici, l'inquiétude me tuera, bien sûr.

— Que faire? mon Dieu! que faire? s'écria la pauvre aïeule.

— Me laisser partir et prier pour nous, répondit la jeune fille; laissez-moi vous confier un secret, un secret de bon augure, ajouta-t-elle en rougissant. Cette nuit, pendant mon sommeil, j'ai revu ma mère; elle n'était point pâle et défaite, comme au temps de sa maladie, mais fraîche & souriante, au contraire, toute habillée de blanc et couronnée de fleurs.

— « Va soigner, va guérir ton père, m'a-t-elle dit en me baisant au front. »

— Je me suis réveillée au contact de ses lèvres, & je n'ai plus vu que Nanette assise au chevet de mon lit; mais la douce vision était gravée dans mon cœur; je ne voulais point vous en parler, car je sais que nous ne devons pas croire aux songes; cependant, celui-ci s'accordait si bien avec mes secrets desirs que je me suis sentie toute fortifiée & que je le regarde comme un ordre d'en haut.

— Mais tu ne veux point partir toute seule, objecta madame Martelli.

Il était évident que la vieille dame était émue par la confiance de sa petite-fille, & que sa volonté d'opposition, si ferme tout à l'heure, se trouvait fortement ébranlée.

« Nanette doit me suivre, reprit Madelon; je

n'ai pas eu de peine à l'y décider, car elle a soigné mon père dans son enfance, & elle l'aime comme un fils.

— C'est une bonne et estimable créature, pleine de zèle & d'affection, mais que tu ne dois pas exposer à devenir la victime de son dévouement.

— Elle ne le sera pas non plus, j'en suis sûre, car ma sainte mère priera pour nous dans le ciel, & vous, chère bonne maman, vous prierez sur la terre. »

Madame Martelli fit encore plusieurs objections que mademoiselle Paraguet levait à mesure, trouvant réponse à tout, & montrant une âme aussi forte que tendre.

« Que la volonté du Seigneur s'accomplisse! dit enfin la vénérable aïeule en faisant le signe de la croix sur la tête de la jeune fille encore agenouillée à ses pieds, & puisse la bénédiction de ta vieille grand-mère te porter bonheur dans ta généreuse entreprise!

— Amen, répondit Madelon en saisissant les mains de madame Martelli, qu'elle couvrit de baisers & de larmes. Quand pourrai-je partir, chère bonne maman?

— Demain, au lever du soleil, répondit l'aïeule avec un soupir; je vais m'occuper des moyens de faciliter ton voyage.

## V

Dès que l'on connut dans la famille le projet de Madelon, il y eut accord unanime pour l'en dissuader; madame Martelli elle-même, sans oser retirer son consentement, mais toute surprise de l'avoir donné, tenta de nouveaux efforts pour amollir le courage de sa petite-fille & changer sa résolution; les jeunes cousines pleuraient, la tante Barralier se fâchait, & l'oncle Ambrósus aurait sacrifié sa plus précieuse collection pour détourner Madelon de ce voyage. Marius seul ignorait le prochain départ de sa sœur, on le lui cachait avec soin.

« Puisque rien ne peut vous fléchir, cousine, dit Frédéric tout attristé, vous me permettrez au moins de vous servir d'escorte.

— Vous n'irez certainement pas à Marseille, car je ne le permettrai point, interrompit vivement le père Martelli; mais vous & votre frère, vous accompagnerez Madelon jusqu'à Aubagne, en me donnant votre parole d'honneur de ne point dépasser cette limite. »

Le lendemain, au point du jour, toute la famille était sur pied, à l'exception de Marius, qui dormait encore, & de madame Martelli, que le chagrin & la fatigue avaient clouée dans son lit.

Madelon alla faire ses adieux à sa grand-mère, qui la tint longtemps pressée sur son cœur, en renouvelant la bénédiction qu'elle lui avait donnée la veille. La jeune fille entra ensuite sur la pointe du pied dans la chambre de son frère, le contem-



pla quelque temps dans ce gracieux abandon des enfants endormis, & se baissant vers lui pour le baiser sur le front, y laissa tomber une larme. Elle embrassa ensuite, l'un après l'autre, ses parents attendris, dit à chacun quelques paroles d'amitié, puis, accompagnée de ses cousins & de la fidèle Nanette, que son affection pour son maître transformait en femme courageuse, elle monta en voiture & partit. Arrivée au bout de la petite ville & avant de tourner sur la route, elle mit la tête à la portière & aperçut encore ses amis debout sur le seuil de la porte; & agitant son mouchoir, elle leur adressa de loin un triste & dernier adieu.

« Cousine, il en est temps encore, retournons à la maison, » lui dit Frédéric à demi-voix.

Elle lui fit de la tête un signe négatif, & s'affaissant sur les coussins de la voiture, elle demeura longtemps plongée dans un morne silence.

Les oiseaux, cependant, les saluaient de leur chant matinal, une brise tiède & légère rafraîchissait leur front, & les fleurs écloses dans la nuit leur envoyaient leurs plus doux parfums; mais bientôt ils s'engagèrent dans les gorges arides, dont les sublimes horreurs étaient en harmonie avec la disposition de leur âme. Lorsqu'ils furent arrivés près du sentier pierreux qui conduit au *Destrel*, & qu'ils devaient laisser sur la droite pour suivre la route de Marseille, ils aperçurent des tentes dressées & une troupe d'hommes, de femmes & d'enfants occupés, les uns à construire des murs en maçonnerie, d'autres à agrandir des grottes naturelles. Ce spectacle extraordinaire surprit étrangement les frères Martelli; François ouvrit la portière, & sautant lestement à terre, il interrogea les travailleurs (1).

« Nous sommes de pauvres gens évadés de Marseille au péril de notre vie, répondit un homme de bonne mine, qui s'exprimait avec aisance, car l'on a tiré sur nous pour nous empêcher de partir, & plusieurs personnes ont été tuées ou blessées en de pareilles tentatives. Quand nous sommes arrivés à Aubagne, accablés de fatigue et mourant de faim, les habitants n'ont jamais voulu nous recevoir, quoique nous ne manquions pas d'argent pour payer notre dépense. Nous avons été aussi renvoyés de Cuges & du Beausset, & voyant bien qu'il en serait de même partout ailleurs, nous prenons le parti de nous arrêter en ce lieu, que les loups seuls pourraient nous disputer; nous y construirons des abris contre le mauvais temps, & nous y attendrons qu'il plaise à Dieu de faire cesser le terrible fléau qui nous chasse de notre pays.

— La peste y fait donc de grands ravages? demanda François.

— Oh! mon bon monsieur! cela fait horreur & pitié, le mal va toujours croissant; tous les médecins ont péri ou se cachent; les cadavres, amon-

celés, couvrent les places publiques, & l'on ne trouve plus personne pour ensevelir les morts, les fossoyeurs ayant été les premiers atteints, de sorte que chaque jour de nouveaux corps d'hommes & d'animaux s'entassent le long des rues; car, faute de gens pour les soigner, beaucoup de malades se traînent hors de leurs maisons pour implorer le secours des passants; puis, n'ayant plus la force de retourner chez eux ou trouvant leurs maisons fermées, ils expirent sur le seuil & viennent augmenter l'infection. Cependant des voleurs, en assez grand nombre, ont le triste courage de parcourir la cité pour piller les maisons vides, sans que personne songe à les punir; la société n'a plus à Marseille d'autre vengeur que le fleau lui-même, qui les frappe bien souvent au milieu de leurs crimes. Dieu vous préserve, monsieur, vous & les vôtres, de voir jamais les horreurs dont nous avons été témoins!

— Vous entendez, cousine, dit Frédéric à Madelon, qui n'avait pas perdu un seul mot de cette triste conversation, & dont les yeux demeuraient attachés sur la troupe des réfugiés marseillais, avec un mélange de frayeur & de pitié; ne faut-il point donner l'ordre au cocher de retourner sur ses pas?

— Non, dit-elle, car mon père est du nombre de ces infortunés, accablés de tant de maux.

— Cousine, reprit Frédéric avec des larmes dans la voix, pourquoi faut-il que nous vous ayons connue pour vous perdre si tôt & vous voir courir à une mort si affreuse!

— J'espère que je ne mourrai point, répondit-elle en lui tendant la main; mais, si c'était la volonté de Dieu, je vous assure que je n'oublierai pas dans l'autre monde les marques d'affection que vous m'avez données dans celui-ci, & que je prierai pour vous de toutes les forces de mon âme.

— C'est très-bien, dit François, & j'espère que j'aurais aussi un peu de part dans vos prières; mais changeons de conversation, s'il vous plaît, ou je tomberai malade de tristesse; le récit de ce Marseillais m'a tout bouleversé, & je sens comme un frisson de fièvre dans mes veines.

— Oui, parlons de promenade & de parties de plaisir, dit Madelon.

Mais en vain firent-ils tous leurs efforts pour se distraire les uns les autres, ils retombaient involontairement dans leurs noires pensées. Quant à Nanette, elle n'avait point tardé à s'endormir, bercée par le mouvement de la voiture, & sans rien témoigner de ses frayeurs ordinaires.

Aucun événement ne troubla ce voyage; seulement la crainte de la peste & les précautions pour s'en préserver devenaient toujours plus grandes à mesure que l'on approchait davantage du foyer de la contagion; ainsi les habitants de Cuges évitaient autant que possible toute communication avec les voyageurs venant du côté de Marseille; mais ceux d'Aubagne, où Madelon et ses amis arrivèrent dans la soirée, refusaient même de leur fournir

(1) On voit encore dans les gorges d'Ollioules des restes de ces travaux.



des vivres; ils tremblaient au seul nom de la peste, & cependant ils en parlaient sans cesse.

Lorsque mademoiselle Paraguet, que son cocher ollioulain ne voulait absolument pas conduire au delà d'Aubagne, s'informa des moyens de transport, pour faire, le lendemain matin, les quatre lieues qui lui restaient à parcourir, l'hôtesse, à laquelle Madelon s'adressa, la crut privée de raison, & lui déclara net qu'à quelque prix que ce fût, elle ne trouverait pas un charretier qui voulût l'accompagner jusque dans les murs de la ville.

« J'irai à pied, dit résolument la jeune fille, & quoique Nanette soit bien vieille, elle trouvera, dans son attachement pour mon père, la force de m'accompagner. »

Les frères Martelli renouvelèrent alors leurs instances pour qu'elle abandonnât son projet; l'hôtesse, elle-même, son mari & sa servante l'y engagèrent fortement.

« Vous ne sauvez point votre père, & vous mourrez vous-même sans lui être d'aucun secours, disaient ces bonnes gens.

— Je mourrai du moins en remplissant mon devoir, » répondait-elle.

En la voyant inébranlable, ses cousins, qui avaient promis à leur père de ne point dépasser la ville d'Aubagne, & qui voulaient au moins rendre son voyage moins pénible, ouvrirent l'avis d'acheter deux ânes qu'elle pourrait ensuite abandonner après s'en être servie pour la route; & comme Madelon approuva cette idée, ils en parlèrent à l'aubergiste, qui se chargea de l'acquisition.

La nuit s'écoula tristement; les frères Martelli, retirés dans la même chambre, causèrent longtemps du courage & de la fermeté de cette jeune fille, qu'ils taxèrent quelquefois d'entêtement & de folie, & qu'ils ne pouvaient néanmoins s'empêcher d'admirer.

Quant à Madelon, elle chercha vainement le sommeil dans le grand lit à colonnes qu'elle partageait avec Nanette. Le lendemain, cependant, elle se montra à ses cousins calme & affectueuse, & s'asseyant à table, ils prirent tous ensemble un triste & dernier repas; puis, les ânes étant harnachés & l'heure des adieux venue, mademoiselle Paraguet prit congé des deux frères, en les priant de se charger pour leurs parents de ses compliments respectueux.

« Ma cousine, au nom du ciel, revenez avec nous! s'écria Frédéric, tombant à ses pieds sans pouvoir retenir ses larmes.

— Il a raison, dit Nanette, effrayée tout à coup pour sa jeune maîtresse; retournez avec eux, ma fille; j'irai à Marseille, moi, & je soignerai Cyprien au besoin; c'est mon métier, & je m'y entends, je m'en flatte. Puis, lors même que la peste me prendrait, il faut bien toujours mourir d'une manière ou d'une autre, & je suis si vieille déjà que ce ne serait que demi-mal, ne pouvant plus espérer de vivre longtemps encore. »

La jeune fille se jeta avec effusion dans les bras de la bonne, mais elle résista à ses prières.

« Puisqu'il en est ainsi, dit Frédéric avec feu, il ne sera pas dit que j'abandonne lâchement une proche parente au moment du danger; j'irai avec vous, ma cousine.

— Je vous le défends, mon cousin, répondit-elle d'un ton ferme, Nanette suffit pour me protéger, & vous avez promis à votre père de vous arrêter ici.

— Je ne prévoyais point ce qui arrive, reprit Frédéric, je croyais que le cocher vous conduirait jusqu'à Marseille.

— Un homme d'honneur n'a que sa parole, répondit Madelon, & j'aurais mauvaise opinion de vous si vous manquiez à la vôtre. Adieu donc, mes chers cousins, je vous recommande Marius, que mon départ attristera sans doute, & aussi mon bon vieil oncle, qui aura grand besoin d'être consolé. Adieu! adieu! »

Et, pressant le pas de sa monture, elle s'éloigna au plus vite.

« Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'empêcher de partir, & nous n'avons rien à nous reprocher à ce sujet, dit François Martelli.

— Si elle meurt, je ne m'en consolerai jamais, » répondit Frédéric, qui la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans un pli du terrain.

Pendant que les deux frères reprenaient tristement le chemin d'Ollioules, Madelon & Nanette s'avançaient de compagnie sur la route déserte, gardant le silence & recueillies dans leurs pensées. De temps à autre, un vieillard déguenillé ou une femme en haillons traversaient isolément la route; mais nul ne cherchait à lier conversation avec elles; chaque créature humaine fuyait son semblable, comme on fuit un animal dangereux. Les voyageurs furent cependant obligés de frapper à la porte d'une petite auberge, située sur la voie publique, afin de laisser reposer leurs montures; elles eurent beaucoup de peine à se faire ouvrir & à se faire servir quelques rafraîchissements, l'aubergiste étant mort la veille & la servante malade.

« Si j'ai un conseil à vous donner, dit l'hôtesse à Madelon, c'est de rebrousser chemin au plus vite, avant que vous n'ayez été aperçues par les soldats du poste, car, si vous allez en avant, bientôt il ne vous sera plus possible de retourner sur vos pas, & vous serez prises comme des rats dans une souricière. »

Mademoiselle Paraguet remercia cette brave femme de son intention évidemment bienveillante, mais elle avait résisté à des sollicitations bien autrement fortes & émouvantes; elle paya largement sa dépense & continua son chemin.

Un quart d'heure après, les voyageuses aperçurent, en effet, une espèce de corps de garde, & une troupe de gens armés, tous pâles & défaits, voulut les empêcher de passer outre.

« Messieurs, leur dit Madelon, dont le cœur battait avec force, je sais que vous avez mission



de ne point laisser sortir les Marseillais de leur territoire, mais non pas de les empêcher d'y rentrer.

— Vous êtes trop heureuse d'en être dehors, dit le chef de la troupe; gagnez le large, ma belle enfant, & vous aussi, la vieille mère, car il ne fait pas bon dans la ville, où d'ailleurs on mourrait de faim si la peste vous en laissait le temps.

— Monsieur, dit Madelon en joignant les mains, ayez pitié d'une pauvre fille qui veut soigner son père, & laissez-nous passer.

— Allez donc, la belle, puisque c'est votre bon plaisir; mais j'en ai regret, foi de soldat; & jolie comme vous l'êtes, c'est dommage en vérité.

Sans répondre à ce compliment, Madelon se hâta de franchir la barrière, éprouvant un soulagement véritable & une amère joie, à la pensée qu'il lui était désormais impossible de retourner sur ses pas.

Une multitude de Marseillais, de tout sexe & de toute condition, avaient abandonné la ville pour se réfugier dans les bastides environnantes; il en était résulté un encombrement extraordinaire, & ces pauvres gens, entassés dans de petites maisons de campagne, manquant de secours & de vivres, étaient chaque jour décimés par la peste. Ceux que le fléau n'avait point encore atteints portaient, pour la plupart, sur leur visage, les terribles symptômes de la maladie. Chemin faisant, les voyageuses apercevaient, aux fenêtres ou contre les grilles des jardins, un grand nombre de ces figures livides, portant le sceau de la mort. Enfin elles entrèrent dans la ville. Tous les lamentables récits qu'elles avaient entendus n'avaient pu que les préparer imparfaitement à l'effroyable spectacle qui s'offrit à leurs yeux épouvantés. Une troupe d'hommes & de femmes en guenilles, les cheveux épars, & pâles comme des fantômes, foulant aux pieds les morts & les mourants, se précipitait vers l'Hôtel de Ville pour demander du pain; ils passèrent en hurlant tout près de Madelon, qui recula d'effroi & sentit faiblir son courage. Un instant après, une jeune femme se traînant à peine & portant dans ses bras un enfant à la mamelle, s'approcha d'elle en lui demandant l'aumône. Mademoiselle Paraguet, tirant de sa poche une bourse bien garnie, voulut lui donner une pièce de monnaie.

« Posez-la sur cette pierre, je vous prie, afin que je ne vous rende point le mal pour le bien, puisque voilà deux jours déjà que mon enfant est malade; mais peut-être que le lait me reviendra & que je le sauverai maintenant que j'aurai de quoi m'acheter du pain. »

Mademoiselle Paraguet déposa une autre pièce à côté de la première, & s'empessa de se diriger vers la maison paternelle; mais elle était retardée tantôt par des monceaux de cadavres, dont il lui fallait se détourner, tantôt par des malades ou des mendiants implorant son assistance, tantôt par des troupes d'habitants prêts à grossir l'émeute en se ruant sur l'Hôtel de Villa; le soleil baissait à

l'horizon, & la nuit menaçait de joindre l'horreur de ses ténèbres à toutes ces horreurs, avant que Madelon eût retrouvé son père.

## VI

Cependant, vers les huit heures du soir, Madelon reconnut de loin, avec un battement de cœur inexprimable, les petits anges bouffis, grossièrement sculptés, qui décoraient la maison de Cyrien Paraguet, & toutes les ouvertures étant soigneusement closes, la jeune fille frappa à la porte, & attendit; mais cinq minutes s'écoulèrent sans que personne vint ouvrir; saisissant alors le marteau de cuivre, jadis aussi brillant que l'or, & maintenant tout souillé de vert-de-gris, elle le laissa retomber avec tant de fracas que l'habitation trembla sur ses fondements.

Une frayeur mortelle s'était emparée de son âme. Si elle était venue trop tard! Si son père n'existait plus!

Elle sentit ses jambes défaillir & une sueur froide mouilla son front.

Cependant une fenêtre s'entr'ouvrit & une voix affaiblie prononça ces mots :

« Qui est là ? »

— C'est moi, père! cria Madelon; c'est moi, ouvrez vite. »

Un grand bruit de meubles renversés & de porcelaines cassées se fit entendre à l'intérieur; puis un pas lourd & chancelant, comme le pas d'un homme ivre, retentit dans l'escalier, la clef grinça dans la serrure, la porte s'entre-bâilla, & Madelon put revoir enfin son père chéri; elle s'élança pour l'embrasser, mais celui-ci recula vivement en arrière, &, roulant des yeux hagards :

« Ne me touche point, malheureuse enfant! s'écria-t-il avec effroi; qui t'a conduite ici? pourquoi revenir sans ma permission? maudits soient ceux qui t'ont ainsi envoyée à la mort! »

— C'est moi qui ai pensé à revenir, mon père, moi qui l'ai voulu, malgré tout ce qu'on a fait pour m'en détourner; si quelqu'un est coupable en cette occasion, c'est bien moi, moi seule, sachez-le bien. »

Cyprien s'était laissé tomber sur la première marche de l'escalier, &, la tête appuyée entre ses mains, il pleurait à chaudes larmes.

« Est-ce ainsi que vous recevez votre fille, lorsqu'elle a tout bravé pour vous revoir? dit Madelon en s'avancant vers lui.

— Et toi aussi, ma vieille, s'écria le négociant, qui n'avait point encore aperçu Nanette; toi, aussi, par amour pour moi!

— Tiens! cela vous étonne? répondit Nanette, comme offensée.

— Hélas! hélas! J'étais bien à plaindre, sans doute, continua Cyprien; malade & dénué de tout secours, je m'attendais à mourir, mais je croyais au moins tous ceux que j'aime à l'abri loin du



foyer d'infection, & cette pensée me consolait dans mes souffrances; maintenant je n'aurai plus aucun repos d'esprit & je craindrai sans cesse pour vous.

— Et pourquoi craindriez-vous, mon père? Est-ce que je ne me porte pas à merveille? est-ce que je suis maigre & pâle, par hasard? Laissez-nous vous soigner seulement, & d'abord, appuyez-vous sur mon bras & montons dans votre chambre.

— Ne me touche point! te dis-je.

— Moi, je ne veux pas que vous me le défendiez, reprit-elle en se jetant à son cou & le baisant au visage, par un mouvement si prompt, qu'il ne put le prévenir. Et maintenant voilà qui est fait, & vous n'aurez plus cette appréhension qui vous éloignait de moi, méchant père que vous êtes. Il n'en sera, d'ailleurs, que ce que Dieu voudra, & il ne vaudra rien de mauvais pour nous, j'en suis sûre. »

Ils montèrent ensemble l'escalier, elle toute heureuse de lui prodiguer les trésors de sa tendresse filiale, lui fortement ému & le cœur agité de mille sentiments divers : le plaisir de la revoir, la joie ineffable d'être l'objet d'une affection si dévouée, l'espoir de la guérison, mais aussi la crainte affreuse de communiquer le feu dévorant qu'il sentait circuler dans ses veines, & toutes ces pensées, tout ce bonheur, toutes ces frayeurs exaltaient jusqu'au délire son pauvre cerveau fatigué.

Le désordre le plus complet régnait dans la maison, naguère si propre & si bien tenue. Du linge, des chaussures, des habits étaient entassés pêle-mêle sur des meubles couverts de poussière, & le sol n'avait pas été balayé depuis plusieurs jours.

« Eh mais! que se passe-t-il donc ici? s'écria Nanette, toute scandalisée d'une malpropreté si grande & plus terrifiée à cet aspect qu'elle ne l'avait été dans les rues; que font donc Joseph & Pierrette? n'ont-ils pas honte de laisser la maison en pareil état?

— Pierrette est morte il y a trois jours, & nous avons été obligés de jeter son corps par la fenêtre avant qu'il ne tombât en putréfaction.

— Pauvre Pierrette! dit la jeune fille en essuyant une larme.

— Mais Joseph du moins aurait dû maintenir ici la propreté, reprit l'inflexible Nanette.

— Joseph est sorti avant-hier, sous prétexte d'aller savoir des nouvelles de son frère; mais il n'a pas reparu depuis.

— Mauvais garnement! s'écria la gouvernante indignée; abandonner son maître en un moment pareil!

— Peut-être est-il tombé malade, dit Madelon.

— Est-ce qu'on a le temps d'être malade lorsqu'on a son maître à soigner? dit très-sérieusement la vieille bonne se mettant en devoir d'approprier la chambre de Cyrien, pendant que Madelon lui donnait des nouvelles de son oncle & de

son frère & quelques détails intéressants sur son séjour auprès de sa grand'mère. »

Elle aida ensuite Nanette à remettre tout en place au logis, alluma un grand feu, & faisant rougir plusieurs pelles, elle brûla partout du fort vinaigre pour chasser les miasmes impurs. Cette besogne terminée, la maîtresse & la servante mangèrent ensemble quelques restes de leurs provisions de voyage & préparèrent de la tisane à Cyrien, que dévorait une soif ardente; puis elles se couchèrent & s'endormirent d'un profond sommeil, que la fatigue & l'émotion leur avaient rendu nécessaire.

Lorsque Madelon se réveilla le lendemain matin, elle eut d'abord quelque peine à rassembler ses idées, pour en retrouver le fil, au milieu d'un labyrinthe de pensées & de sensations étranges; mais, se rappelant bientôt tout ce qui lui était arrivé la veille, elle s'habilla promptement et courut à la chambre de son père, qui était étendu sur son lit, plus faible & plus livide que la veille, car la maladie, alors dans sa période ascendante, avait fait dans la nuit de rapides progrès.

— D'où souffrez-vous, mon père, & que puis-je faire pour vous soulager? dit la jeune fille, saisie d'effroi.

— Donne-moi à boire, & fais venir un prêtre, si tu le peux, dit-il en joignant les mains & en levant vers le ciel ses yeux brillants de fièvre.

— Ne le quitte point, Nanette, » dit Madelon à la vieille bonne.

Et après avoir présenté elle-même à boire à son père, elle se couvrit à la hâte d'une mante de soie noire, & la tête en feu, le cœur serré par une indicible douleur, elle s'aventura seule hors de la maison.

Mademoiselle Paraguet alla d'abord chercher un prêtre à l'église voisine, mais, arrivée devant le saint lieu, elle en trouva les portes closes. Un passant, auquel la pauvre enfant s'adressa à tout hasard pour lui demander la demeure d'un ecclésiastique, continua son chemin sans lui répondre, un autre lui dit, d'un ton bourru, qu'elle perdait son temps & qu'elle exposait sa vie dans ces courses inutiles, que presque tous les prêtres étaient morts dès le commencement de l'épidémie, qu'il n'en restait peut-être pas six dans la ville, & que ce serait un grand hasard de les rencontrer. Elle se souvint alors d'un apothicaire, chez qui elle avait été plusieurs fois avec sa vieille bonne, & dont la boutique, fort achalandée, était située au coin d'une rue voisine. Lui, du moins, me connaîtra sans doute & me donnera des renseignements certains, se disait-elle tristement en s'acheminant vers l'enseigne gigantesque qui lui apparaissait de loin avec ses deux serpents entrelacés. Mais la boutique était fermée & la maison paraissait vide. Il lui fallait donc retourner au logis sans avoir satisfait au vœu de son père mourant! Une amère douleur, un découragement profond s'emparèrent de son âme, & elle marchait, se sou-



tenant à peine, les larmes aux yeux & le désespoir au cœur, lorsqu'elle aperçut de loin deux sœurs de charité penchées sur le corps d'un agonisant étendu près d'une fontaine. La vue de ces cornettes blanches ranima ses forces ; elle courut vers les bonnes sœurs & leur fit en pleurant sa requête.

« Pauvre enfant, dit la plus âgée des deux en attachant sur Madelon un regard attendri, nous allons aviser aux moyens de vous satisfaire, d'autant mieux que nous perdons ici notre temps, ajouta-t-elle, car cet homme a cessé de vivre.

— Je le crains comme vous, ma sœur, répondit l'autre religieuse, se relevant aussi & laissant voir son doux & gracieux visage, que faut-il faire maintenant ?

— Courir à l'évêché, tâcher d'y trouver le père Anastase, & l'envoyer chez cette jeune fille, que je vais accompagner à son logis pour voir son père malade, & lui porter secours, si je puis.

— Que Dieu vous bénisse, mes sœurs ! s'écria Madelon, vous êtes les seules personnes charitables que j'aie rencontrées depuis mon retour !

— Où demeurez vous, ma chère enfant ? demandèrent les religieuses.

— Tout près d'ici, dans la rue du *Singe qui file* ; la maison Paraguet est bien connue dans le quartier, & vous la reconnaîtrez aisément aux deux petits anges ailés qui sont au-dessus de la porte principale. »

La jeune religieuse s'éloigna aussitôt dans la direction de l'évêché, l'autre suivit Madelon, qui marchait rapidement, sans se laisser arrêter par aucun obstacle.

Nanette, qui guettait son retour, l'aperçut de loin, et courut ouvrir la porte.

« J'étais bien tourmentée dit-elle, car voilà plus d'une heure que tu es sortie. Puis, apercevant la religieuse :

— C'est le bon Dieu qui l'envoie à notre secours, » ajouta-t-elle en joignant les mains.

La sœur Agnès demanda à voir le malade, plongé depuis quelques heures dans un accablement profond, & après l'avoir examiné avec soin :

« Tout espoir n'est pas perdu, dit-elle d'un air serein, j'en ai vu guérir de plus malades. »

Tirant alors d'un petit sac une fiole & quelques paquets d'herbes sèches, elle se mit à préparer de la tisane & une potion calmante.

Peu de temps après, entra le père Anastase. C'était un vieillard respectable, arrivé la veille avec plusieurs autres capucins pour remplacer les religieux de son ordre enlevés presque tous par le fléau.

« La paix soit avec vous ! dit-il à Madelon.

— Hélas ! comment pourrais-je vivre en paix quand mon père se meurt ! répondit la pauvre enfant. »

Et introduisant le prêtre dans la chambre de Cyprien, elle le laissa seul auprès de lui.

« Je vais vous instruire de tout ce que vous aurez à faire jusqu'à mon retour, lui dit alors la

sœur Agnès, qui voulait à la fois la renseigner & la distraire.

Elle lui dit le nom & la vertu des plantes qu'elle venait d'employer & la manière de s'en servir, lui recommandant surtout de continuer à purifier l'air de la maison par des fumigations fréquentes de vinaigre & de plantes aromatiques, et de ne pas manquer de se laver très-souvent elle-même le visage & les mains avec de l'eau pure, coupée d'une liqueur d'un parfum âcre & pénétrant, dont elle lui remit un flacon.

« Mes sœurs & moi nous en faisons usage, dit-elle, ainsi que les femmes pieuses, qui se joignent à nous pour préparer des bouillons & des remèdes & les distribuer aux malades & aux convalescents.

— Et ces femmes charitables sont-elles nombreuses ?

— Pas autant que nous le désirons, car elles nous sont d'un grand secours pour soigner les pestiférés ; le nombre de nos sœurs étant déjà réduit de plus de moitié & diminuant tous les jours, malgré les renforts qui nous sont arrivés d'Aix & de Montpellier. »

Ce fut une triste journée que celle que passa Madelon au chevet du lit sur lequel son père, en proie à une fièvre ardente, luttait contre un mal épouvantable. Ses yeux fermés, ses lèvres violettes, les taches livides qui couvraient son visage amaigri le rendaient méconnaissable, & sa respiration entrecoupée faisait peine à entendre.

La nuit vint, plus effrayante encore ; Madelon, qui s'était strictement conformée aux prescriptions de sœur Agnès, alluma une veilleuse, & s'installa dans un fauteuil.

« Couche-toi, ma fille, car la jeunesse a besoin de repos, lui dit son excellente bonne, je n'ai plus rien à faire à cette heure, je te remplacerai près de ton père.

— Non, ma chère Nanette, je ne pourrais dormir loin d'ici.

— Reste donc, puisque tu le désires, mais je ne te quitterai pas non plus ; tâchons cependant de reposer un peu, & dors dans ton fauteuil, s'il est possible. »

La jeune fille promit de suivre ce conseil, mais le sommeil, chassé par le chagrin, fuyait sa pauvre appesantie et gonflée de larmes. Cependant, comme le malade paraissait plus calme depuis un quart d'heure, une espèce d'engourdissement s'empara de Madelon ; elle se retrouvait en esprit auprès de ses parents maternels, dans ces jardins d'Ollioules tout imprégnés de parfums, tout resplendissants de fleurs & de verdure, appuyée sur le bras de Frédéric, si aimable et si attentif, se voyait encore sur la barque légère qui l'avait conduite à Tauroum.

Tout à coup un bruit sinistre éclata dans le silence de la nuit ; c'était un cri déchirant, arraché au moribond par l'accès de la souffrance.



En moins d'une seconde, les deux gardes-malades étaient debout près de son lit.

« Père, qu'avez-vous ? que désirez-vous ? demanda Madelon.

— A boire, » répondit-il d'une voix gutturale. Puis lorsqu'il eut bu :

« Mets un autre coussin sous ma tête, car mes forces m'abandonnent, & j'ai à te parler, dit-il.

— Ne vous fatiguez pas en ce moment, mon père ; il vaut mieux attendre à demain.

— Demain il ne sera plus temps, peut-être, & je veux, te bénir avant d'aller rejoindre ta mère dans le ciel. Que cette bénédiction que je te donne du fond de mon cœur t'accompagne toute ta vie, ma chère fille ; qu'elle attire sur ta tête aimée tout le bonheur que tu mérites ! »

Madelon s'était jeté à genoux, pressant son mouchoir sur ses lèvres pour ne point éclater en sanglots.

« Tu trouveras dans le tiroir de mon secrétaire tous les papiers concernant ma famille ; & ma succession, ajouta l'agonisant d'une voix faible ; ton oncle Martelli aura l'obligeance de mettre en ordre tes affaires, car Ambroisius ne s'y entend point, & tu es trop jeune pour t'en occuper. Nanette n'est point oubliée, mais c'est à toi que je confie le soin de sa vieillesse. Dès que j'aurai cessé de vivre, & qu'il te sera possible de quitter le pays, retourne avec elle auprès de ta grand'mère ; porte à Marius ma bénédiction & épouse Maxime dès que ton deuil sera terminé ; c'est un bon garçon, qui doit te rendre heureuse.

— Père, tous vos désirs sont des ordres pour votre fille, dit Madelon en étouffant ses pleurs ; mais vous n'abandonnerez pas ainsi vos enfants, vous vivrez pour les aimer, pour les guider dans la vie. »

Le malade ne répondit point ; l'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé, ses yeux étaient fermés, & le rôle de l'agonie troublait seul l'affreux silence de cette chambre, à peine éclairée par la lueur de la veilleuse.

Penchées sur ce lit de douleur, sans souci du poison pestilentiel qu'elles respiraient, les deux femmes attendaient, dans une indicible angoisse, le dénouement de ce drame terrible. Tout à coup, Madelon se laissa tomber à genoux sur le carreau de la chambre, & les bras étendus vers le ciel, les yeux baignés de larmes :

« Sauvez-le, sauvez-le, mon Dieu ! dit-elle en sanglotant, & je fais vœu de me joindre aux femmes charitables qui aident les bonnes sœurs à soigner les pestiférés, & de me consacrer à cette œuvre tant que durera le fléau. »

Elle se releva plus calme & avec un peu d'espérance au cœur, mais le malade n'allait pas mieux ; il vivait cependant, & paraissait souffrir un peu moins.

Le jour vint montrer les ravages de la maladie sur le visage de Cyprien. Quand la sœur

Agnès arriva, elle fut frappée du changement.

« Espérez-vous encore qu'on puisse le sauver ? demanda Nanette.

— Dieu est grand, répondit la religieuse, & sa puissance est infinie. »

Le malade demeura tout le jour dans le même état, donnant à peine signe de vie, avalant de temps en temps, avec difficulté, quelques cuillerées de tisane ; le soir cependant il ouvrit un instant les yeux, & apercevant Madelon près de son lit, il lui sourit du regard, mais ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain, la religieuse fut étonnée de le trouver encore vivant, elle venait plutôt pour consoler Madelon, & pour la tirer de ces tristes lieux, en l'emmenant dans son couvent, que pour donner encore à monsieur Paraguet des soins qu'elle croyait désormais inutiles.

« Il est mieux, dit-elle, il est réellement mieux ; puisse le ciel achever son œuvre ! »

Ce souhait fut exaucé, l'état de Cyprien s'améliora de jour en jour ; bientôt il put quitter le lit, & appuyé sur le bras de Madelon, faire quelques pas dans la chambre.

« Il est sauvé ! il est sauvé ! » se disait-elle avec transport.

Et cette douce pensée, qui lui revenait sans cesse, était pour Madelon une source intarissable de joie silencieuse, qui resplendissait sur son doux visage.

« Je ne souffre plus, je me lève, je marche, je suis guéri, lui disait son père avec des inflexions de voix si tendres qu'elle en tressaillait de bonheur ; si tu n'étais pas venue me trouver, au péril de ta vie, je serais déjà couché dans la tombe...

— Grâce à Dieu, ajoutait-il, ta santé n'a pas souffert de ton dévouement, tu es aussi fraîche, aussi jolie, que si le fléau n'avait jamais sévi autour de nous. »

Huit jours après il avait entièrement recouvré la santé.

« Il m'est venu une pensée, dit-il à sa fille : nous ne pouvons pas sortir, il est vrai, du territoire de Marseille, mais rien ne nous empêche d'habiter la Bastide ; nous y serions plus tranquilles & moins exposés qu'à la ville.

— Père, répondit Madelon d'une voix timide, allez à la Bastide, si c'est votre bon plaisir, mais moi je reste ici.

— Pourquoi donc ? dit Cyprien étonné.

— Parce que j'ai promis à Dieu, s'il vous rendait la santé, de me joindre aux bonnes sœurs qui soignent les malades, tout le temps que durera le fléau.

— Mais c'est t'exposer à une mort presque certaine, dit Cyprien en palissant.

— Non dit elle avec un doux sourire, vous voyez bien que la peste ne veut pas de moi. »

Le négociant était consterné.

D'une part la reconnaissance du bienfait obtenu



& la sainteté du serment, que la loyauté de son caractère lui faisait une loi de respecter, de l'autre la crainte du péril auquel s'exposait son enfant, ces sentiments divers se livraient dans son cœur un terrible combat.

« L'évêque pourrait te relever de ton vœu, dit-il en hésitant.

— Mais ma conscience ne m'en relèverait point interrompit énergiquement Madelon. Ce vœu, je l'ai fait librement & de tout mon cœur, & loin de m'en repentir à cette heure, je donnerais mon sang & ma vie pour pouvoir témoigner au Seigneur ma profonde gratitude; mais je crois bien que je n'aurai à lui offrir qu'un peu de fatigue, & le grand déplaisir d'être éloignée de vous.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! dit tristement Cyprien; je reconnais n'avoir point le droit de violenter la conscience de mon enfant. »

La bonne sœur Agnès, qui n'avait pas reparu depuis qu'il était hors de danger, tant elle était occupée, arriva sur ces entrefaites.

« Je suis bien heureuse de vous voir tout à fait rétabli, dit-elle à Cyprien, c'est presque un miracle que vous soyez sur pied, car vous avez été bien malade.

— C'est un miracle qui va me coûter bien des soupirs & des larmes, » lui répondit-il.

Et il raconta ce qui venait de se passer entre sa fille et lui.

« Dieu bénisse cette chère enfant ! dit sœur Agnès; nos rangs lui seront ouverts avec joie; & puisse le Seigneur nous envoyer beaucoup d'auxiliaires comme elle ! Du reste, ajouta-t-elle aussitôt j'ai quelques bonnes nouvelles à vous apprendre. Grâce au zèle de notre saint évêque, qui s'est dévoué corps & âme au soulagement des pestiférés, leur administrant lui-même les sacrements, allant chercher les plus délaissés jusque dans les campagnes, vendant ses meubles, son argenterie & engageant tous ses biens pour leur venir en aide, grâce aussi à la fermeté du nouveau gouvernement, aux soins incessants des échevins & du bon chevalier Roze, la famine est moins grande déjà, l'ordre commence à se rétablir dans la ville, & la peste y fait un peu moins de ravages.

— Puisse le ciel éloigner enfin ce terrible fléau ! dit Cyprien avec un grand soupir. »

Et, ouvrant son coffre fort, il en tira une grosse somme, qu'il pria la religieuse de distribuer aux pauvres en son nom.

## VII

Sœur Agnès ne s'était point trompée en annonçant une certaine amélioration dans l'état sanitaire de la ville; la peste semblait perdre de son intensité, & les malades avoir plus de chances de guérison.

Dès le 12 septembre, le chevalier de Langeron, chef d'escadre des galères, avait pris le commandement supérieur de la ville, en remplacement du marquis de Pilles, atteint lui-même par le fléau; il s'était rendu de suite à l'hôtel de ville pour se concerter avec les échevins Esteke, Audimar, Dieudé & Moustier, qui depuis le commencement de l'épidémie, avaient toujours déployé le plus grand zèle. D'accord avec ces dignes magistrats, le chevalier de Langeron avait d'abord institué une cour prévôtale pour réprimer les désordres & punir les coupables; il avait employé les forçats à déblayer les rues & à enterrer les morts, & les pêcheurs avaient reçu l'ordre d'entraîner au large, à l'aide de leurs filets, les cadavres d'animaux jetés à la mer. Plusieurs hôpitaux furent créés à la fois dans les différents quartiers de la ville; des médecins & des apothicaires, attirés à Marseille, les uns par un sentiment de charité chrétienne, les autres par l'appât d'énormes bénéfices, arrivaient du dehors pour remplir les vides que la mort avait faits dans ces utiles professions. Ce fut dans ces conjonctures bien tristes encore que Madelon commença son apprentissage de sœur de charité. Accompagnant sœur Agnès, elle visitait les malades à domicile, soutenait leur courage, faisait leur lit, balayait leur chambre, préparait leurs remèdes, & quand la misère se faisait sentir dans les familles qu'elle visitait, elle leur ouvrait sa bourse que son bon père avait soin de tenir toujours bien garnie, voulant au moins participer ainsi au noble dévouement de Madelon, & espérant peut-être obtenir du ciel, par cette générosité même, le salut de son enfant.

L'hiver entier s'écoula de la sorte, l'ordre se rétablissant peu à peu dans la ville, mais la maladie continuant ses ravages; la mort frappant au hasard le riche et le pauvre, l'enfant & le vieillard. On voyait les gens passer comme des spectres dans les rues désertes; le pays des troubadours ne retentissait plus de chants joyeux; le port où se pressaient naguère les navires de toutes les nations, où tous les peuples de la terre se donnaient rendez-vous, était plongé dans un morne silence; les églises demeuraient fermées, & les habitants, que l'espérance abandonnait peu à peu, se demandaient en tremblant s'ils ne seraient pas tous victimes du fléau, & s'il survivrait quelques-uns d'entre eux pour raconter leurs malheurs aux générations à venir.

Le printemps arriva, semant les champs de fleurs & couvrant les arbres de verdure, mais son haleine parfumée ne chassa point les miasmes impurs. La maladie suivait son cours, & semblait se venger de ceux qui la combattaient en les attaquant de préférence; ainsi les médecins étaient frappés surtout, & la sainte milice des religieux & des sœurs de charité, sans cesse renouvelée par des recrues venues du dehors, était insuffisante à secourir tous les maux.

Cependant monseigneur de Belzunce, dont le



dévouement sans bornes excitait la reconnaissance & l'admiration de tous, voulant tenter un nouvel effort pour fléchir la colère céleste, fit dresser un autel au milieu du Cours, & pieds-nus, la corde au cou, un cierge à la main, il sortit de son palais épiscopal, traversa la ville, suivi de son clergé & d'une foule nombreuse d'hommes & de femmes, soutenant avec peine de leurs mains affaiblies leurs cierges vacillants; il entonna à haute voix l'antienne : *Parce, Domine, parce populo, tuo*, que tout le peuple répétait en fondant en larmes; & comme le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, il s'offrit lui-même en victime expiatoire pour les péchés de ses diocésains; puis, comme il ne pouvait donner les secours spirituels à tous ceux qui les désiraient, il monta sur le clocher le plus élevé de la ville, revêtu de ses habits pontificaux, et donna la bénédiction du saint Viatique à tous les habitants prosternés, les uns sur les toits de leurs maisons, les autres le long des remparts & sur les hauteurs du chapitre et de Notre-Dame-de-la-Garde. A partir de ce moment, la peste commença à diminuer sensiblement.

Le jour de la Fête-Dieu, toutes les églises furent rouvertes avec beaucoup de pompe, & le peuple y accourut les larmes aux yeux & le cœur contrit & humilié, faisant retentir les voûtes bénies du chant des saints cantiques. L'heure de la miséricorde était enfin venue, l'air circulait plus pur, le fléau s'éloignait peu à peu; & il disparut enfin au commencement de juillet, après avoir enlevé quarante mille personnes dans la ville & dix mille dans les campagnes d'alentour.

Le chevalier de Langeron s'occupa alors activement de l'entier assainissement de Marseille. Le vaisseau le *Grand Saint-Antoine*, cause première de tout le mal, fut brûlé dans l'île de Yarre, avec la cargaison malsaine qu'il portait dans ses flancs; les rues & les places furent lavées avec des substances désinfectantes, & les nombreuses maisons où le fléau avait fait des victimes furent fermées & marquées d'une croix rouge.

De son côté, monseigneur de Belzunce ordonna une procession générale pour rendre grâce à Dieu d'avoir enfin détourné sa colère du malheureux diocèse de Marseille. Tout ce qui restait d'habitants dans la ville & dans les campagnes accourut à la pieuse cérémonie, les derniers douloureusement impressionnés en voyant cette cité, jadis si florissante, devenue presque déserte; ils demandaient avec une curiosité inquiète des nouvelles de leurs amis, & suivaient la croix, semant de fleurs & arrosant de larmes ces rues jonchées naguère de cadavres.

Madelon, aussi fraîche & aussi vermeille que lorsqu'elle venait de respirer l'air vivifiant d'Ollioules, marchait dans les rangs des pieuses femmes dont elle avait partagé le dévouement, & après avoir reçu la bénédiction du saint prélat, elle était retournée au couvent qu'elle habitait depuis neuf mois. A peine y avait-elle mis le pied,

qu'on vint la prévenir que son père la demandait.

Monsieur Paraguet avait, lui aussi, suivi dévotement la procession, rendant à Dieu de ferventes actions de grâces, car il se sentait heureux de vivre, & une joie extraordinaire resplendissait sur son visage.

« Je viens te chercher, dit-il à Madelon; ton vœu est accompli et nous partons de suite pour la Bastide, où Nanette doit être déjà!

— Allez, mon enfant, dit sœur Agnès à mademoiselle Paraguet, & que ne l'ai nous accordé la satisfaction de vous revoir quelquefois.

— Je reviendrai souvent, si vous voulez bien me le permettre! s'écria la jeune fille en se précipitant dans les bras de sœur Agnès, & en faisant aussi de tendres adieux à ses autres compagnes.

— Enfin! enfin! dit monsieur Paraguet lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue; qu'il y a longtemps, ma fille, que je ne t'ai vue ainsi appuyée sur mon bras! Comme il fait bon se retrouver ensemble! Que cette cérémonie était belle & touchante! Comme l'air est pur à cette heure! Comme le temps est beau, & que je suis heureux aujourd'hui!

— Et moi aussi, dit-elle, je suis bien heureuse de retourner auprès de vous, quoique je me trouvasse très-bien chez les bonnes sœurs, & en faisant éprouvé de grandes consolations à partager leurs fatigues.

— Oh! ce sera bien autre chose tout à l'heure! mais je ne veux pas en dire davantage, petite, & j'ai déjà trop parlé.»

Madelon comprit bien vite qu'il lui ménageait une surprise, & curieuse comme la plupart des jeunes filles, elle se mit à l'interroger de cent façons pour surprendre son secret; mais il ne se laissait pas prendre à ces petites ruses, il ne répondait pas à ses questions & se contentait de lui dire en souriant:

« Tu verras, tu verras.»

• Ils arrivèrent ainsi à la porte de la Bastide, qu'elle n'avait pas revue depuis treize mois. Le jour était sur son déclin, & le soleil, projetant ses rayons sur la petite maison de campagne, lui faisait comme une auréole d'or et de lumière.

Tout à coup, une détonation d'armes à feu retentit dans les airs, & le son du gai tambourin se mêla au bruit joyeux des boîtes & des coups de fusil.

« C'est donc ainsi que vous me recevez, mon bon père, dit-elle en souriant; on dirait une petite reine rentrant dans ses États.»

Comme elle achevait ces mots, un cri de joie se fit entendre, et Marius courut se jeter dans les bras de sa sœur, tandis qu'Ambrosius s'avavançait aussi à sa rencontre.

« Oh! ceci est le bouquet! » s'écria Madelon, en serrant son frère dans ses bras & en le couvrant de baisers.

Elle s'avança ensuite vers le vieillard, & l'embrassant aussi:



« Quel bonheur de vous revoir ! dit-elle ; depuis quand êtes-vous de retour ? »

— Nous sommes arrivés hier soir, afin d'assister aujourd'hui à la procession & de rendre grâce au Seigneur de ce qu'il vous a conservés à notre amour. »

Nanette vint aussi féliciter sa chère Madelon. Un repas copieux était servi sous la treille ; elle y prit place avec toute la famille Paraguet, dont elle faisait plus que jamais partie. La jeune fille était assise entre son père & son oncle, & demandait à ce dernier, avec un tendre empressement, des nouvelles de son aïeule & de toute sa famille maternelle ; elle paraissait écouter avec le plus vif intérêt les moindres détails.

« Il y a treize mois environ qu'assis à cette place je formai le souhait de nous y voir tous réunis l'année suivante, dit tout à coup Cyprien ; béni soit le ciel d'avoir exaucé ce désir ! »

Et il faisait circuler à la ronde les vins généreux & le vin cuit, que la vieille bonne ne regrettait point cette fois.

« Fais boire aussi tous ces braves gens, » dit-il ensuite à Nanette en lui montrant les musiciens, qui, cachés sous la tonnelle, faisaient retentir les airs d'une joyeuse harmonie.

Quand le dessert fut servi, deux jeunes hommes, vêtus d'un riche costume oriental, vinrent déposer aux pieds de Madelon un lourd paquet emballé avec soin.

« Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

— Ouvre le paquet & tu le verras toi-même, » répondit le négociant, qui riait & se frottait les mains de plaisir.

Le lien résistait à ses efforts, Madelon fit comme Alexandre le Grand, elle trancha le nœud avec son couteau, & l'enveloppe de toile une fois écartée, elle aperçut un superbe coffre en bois d'ébène, sur le couvercle duquel étaient tracés ces mots en incrustations de nacre et d'or :

« Maxime Roudier à sa fiancée. »

Madelon devint très-rouge, & repoussa le coffret avec un geste d'impatience.

« Ouvre-le donc, crièrent à la fois Cyprien & Marius.

— Non, dit-elle, car je ne suis la fiancée de personne, je n'ai rien promis, & je ne veux pas me marier. »

Sentant les larmes la gagner, elle monta un instant dans sa chambre & leur donna un libre cours, sans se rendre compte du motif qui les faisait couler.

« Que signifie cela ? dit le père, tristement surpris.

— Les hommes sont singuliers, répondit Nanette : qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la pauvre petite n'accepte pas, à l'instant même, le cœur & la main d'un garçon qu'elle connaît à peine, & qui s'intitule son fiancé sans avoir rien fait encore pour mériter ce titre ?

— Tiens ! dit le négociant, est-ce que tu es de-

venue romanesque, ma vieille ? Maxime Roudier est un honnête homme que je destine à ma fille depuis longtemps ; c'est, d'ailleurs, un fort joli garçon, qu'elle aimera bientôt, j'en suis sûr, car il arrive dans quinze jours.

— Nous verrons, » dit la vieille bonne en branlant la tête.

Ce qui signifiait qu'elle doutait beaucoup de ce prompt résultat.

Pendant ce temps, Marius, entraîné par son ardeur & sa curiosité naturelle, ouvrait le coffre d'ébène & en tirait de superbes bijoux & des étoffes de grand prix.

« Madelon a bien tort de refuser ces belles choses ? dit-il avec une admiration enfantine.

— Veux-tu bien laisser tout cela, petit drôle ! car voici ta sœur qui descend. Nanette, fais porter le coffret dans la chambre de ma fille ; elle ne serait point femme si elle n'examinait en détail, ce soir même, tout ce qu'il contient, & l'on assure que la nuit porte conseil, ajouta le négociant ; nous verrons ce qu'elle dira demain matin. »

Le coffret disparut aussitôt, & Madelon, qui avait essuyé ses larmes, vint se rasseoir souriante à la table de famille. Alors, deux orphelines de dix à douze ans, à qui mademoiselle Paraguet avait donné des soins assidus pendant la terrible maladie, s'avancèrent sous la treille un bouquet à la main, & débitèrent à leur bienfaitrice un compliment de longue haleine, auquel il était évident que l'oncle Ambrosius avait travaillé.

« Merci, mes chères enfants, dit Madelon en les pressant sur son cœur, asseyez-vous près de moi, & soupez de bon appétit, » ajouta-t-elle en soupirant.

Car elle pensait que les pauvres petites auraient rarement l'occasion de faire un aussi bon repas, la mort de leurs parents les laissant sans ressource.

« Et voilà pour leur dessert, dit le négociant en déposant une bourse sur la table.

Il y a là-dedans, ajouta-t-il en s'adressant à Madelon, de quoi payer une année de leur pension chez les bonnes sœurs, & tu en recevras autant l'année prochaine.

— Oh ! père, que vous êtes bon ! s'écria la charitable fille, émue d'une grande joie ; que vous êtes bon, & que je vous aime !

Cette surprise vaut mieux que l'autre, ajouta-t-elle en souriant, & de ma vie je n'ai été plus heureuse !

## CONCLUSION.

Un siècle entier s'était enfui, emportant dans son cours varié les bons & les mauvais jours. Marseille s'était relevée plus opulente & plus superbe ; son commerce, presque anéanti par les longues guerres de la république & de l'empire, s'était ranimé avec la paix & l'esprit d'entreprises ;



ses nombreux vaisseaux sillonnaient les mers en tous sens, portant au loin les produits de notre sol & de notre industrie, & nous rapportant les denrées de l'ancien & du nouveau monde; mais, si sa prospérité croissante la consolait des malheurs passés, elle ne faisait point oublier à ses pieux habitants les promesses de leurs pères & le vœu du saint prélat, dont le nom glorieux avait été transmis d'âge en âge à leur génération.

Cent ans, jour pour jour, après la procession d'actions de grâces, ordonnée par monseigneur de Belzunce, une foule innombrable, accourue de toutes les parties de la Provence & même des contrées environnantes, encombraient les rues, les places & les quais; les hôtels regorgeaient de voyageurs, & cependant chaque famille marseillaise avait offert l'hospitalité à un grand nombre d'amis ou de parents. C'est que la touchante cérémonie qui allait avoir lieu ne devait se renouveler que le siècle suivant, & qu'il serait bien restreint le nombre de ceux auxquels il serait donné de la voir deux fois en leur vie.

Le soleil de juillet s'était levé radieux, embrasant le ciel de son éblouissante lumière, vivifiant la terre & faisant resplendir à la surface de la mer des myriades de diamants.

Dès le matin, tous les navires avaient arboré leurs flammes & leurs pavillons; les maisons s'étaient ornées à l'extérieur de tentures précieuses, & les genêts en fleurs, les roses effeuillées, jonchant les quais & les rues, les embaumaient de leurs parfums. Les femmes, parées de leurs plus riches atours, les artisans en habits de fête, des Grecs, des Arméniens, des gens de toute sorte & de tout pays, se pressaient en foule autour de la cathédrale.

La procession se forme au bruit joyeux des cloches de toutes les églises. Plusieurs centaines de jeunes filles, vêtues de blanc, couronnées de fleurs, & ne laissant apercevoir qu'à travers le léger tissu de leur voile de mousseline le vif éclat de leurs yeux méridionaux, défilent deux à deux en chantant de pieux cantiques. Les femmes marchent ensuite, & dans leurs rangs, des groupes nombreux d'enfants, habillés les uns en anges ou en évêques, les autres en bergers conduisant des agneaux, mais la plupart représentant les saints & les saintes de l'ancien et du nouveau Testament. Toutes les confréries, rangées sous leurs différentes bannières, marchent au son des tambourins & des galoubets; l'encens fume de toutes parts; les guidons, les riches bannières, brodées de soie & d'or, s'élèvent dans les airs. Les ordres religieux suivent ensuite, ainsi que les pénitents blancs, gris ou noirs. Mais ce qui impressionne surtout les milliers de spectateurs rangés ou penchés sur les fenêtres & jusque sur le toit des maisons, c'est un groupe de vieillards, témoins de la peste de 1720 & du vœu solennel de monseigneur de Belzunce; leur nombre, hélas! est bien petit; huit seulement, que la mort semble n'avoir épargnés que

pour rappeler à de nouvelles générations les souffrances de celles qui les ont précédées, dans un siècle, enseveli déjà dans le gouffre de l'éternité. Ces vénérables centenaires marchaient péniblement, les uns soutenus par leurs petits-neveux, d'autres par leurs petits-fils; une pauvre femme de cent douze ans, incapable de se mouvoir, était portée sur un fauteuil par deux vigoureux garçons, fils de son petit-fils. Un seul de ces centenaires, suivi d'une famille nombreuse, marchait avec le secours de sa canne à pomme d'or, promenant, de temps en temps, sur l'assistance émerveillée, des yeux encore assez vifs, quoique enfoncés dans leurs orbites.

Le clergé venait enfin, composé de presque tous les prêtres & de tous les prélats de la Provence, du Languedoc & du Dauphiné; puis le saint Sacrement, porté par l'évêque diocésain sous un dais magnifique surmonté de plumes blanches. A son passage, tous les assistants se prosternaient, tous les esprits se recueillaient. Les jeunes lévites, vêtus de surplis de mousseline sur leur soutane rouge, le corps ceint d'une écharpe de même couleur, marchent à reculons, les uns agitant en mesure devant le saint Sacrement leurs encensoirs d'or, d'où s'élèvent dans les airs des nuages d'encens, les autres faisant tomber une pluie odorante de feuilles de roses & de genêts. Les autorités de la ville & les états-majors en grand uniforme, suivis de troupes nombreuses, ferment le brillant cortège. Toutes les cloches carillonnent, sonnant à grande volée; & l'artillerie des forts, ainsi que les canons des vaisseaux, accompagnent les chants religieux de cette innombrable multitude.

La procession se déploie dans un ordre imposant; un magnifique *reposoir* avait été dressé sur la Cannebière; le prélat y dépose le saint Sacrement et entonne le *Pange lingua*, lentement chanté par tout le peuple & retentissant au loin, répété dans le port par une foule de matelots agenouillés sur le tillac des navires.

Tout à coup, le plus profond silence succède à ces chants d'allégresse; les canons cessent leurs salves bruyantes; le tambour bat aux champs, et la voix de l'officiant retentit seule dans les airs pour bénir cette foule immense au nom du Maître souverain du ciel & de la terre. Un recueillement général fait baisser tous les fronts; le sentiment religieux imprime à l'âme une crainte respectueuse; une sorte de frémissement circule dans les veines; on sent la présence du Dieu tout-puissant.

Un instant après, la procession reprenait sa marche triomphale, parcourant les plus beaux quartiers pour retourner à la cathédrale.

« Je crains bien qu'une cérémonie si longue ne fatigue beaucoup mon grand-père, dit, en essuyant son visage baigné de larmes, une demoiselle d'une quarantaine d'années à une jolie et élégante Ollioulaine, qui tenait par la main une petite fille de dix ans.



— Ma chère Maria, notre grand-père est un véritable prodige, répondit la jeune femme; on lui donnerait à peine quatre-vingts ans, & encore à cet âge conserve-t-on bien rarement autant de vigueur & une physionomie empreinte d'autant d'agrément & de vivacité.

— Son esprit n'a pas plus souffert que sa santé des atteintes du temps, reprit Maria; vous verrez mon grand-père ce soir, & vous pourrez juger vous-même de sa mémoire prodigieuse & de son amabilité. Hâtons-nous maintenant de nous rendre à la Major pour y trouver place, s'il est possible. »

Quelques heures plus tard, les deux dames et la petite fille, après avoir reçu la bénédiction à la cathédrale, prenaient ensemble le chemin de cette même Bastide que Cyprien Paraguet avait longtemps habitée & qu'il s'était plu à embellir dans les dernières années de sa vie.

« Comment va mon grand-père? » cria de loin Maria à un petit domestique qui se tenait debout sur le perron.

— Très-bien, répondit celui-ci, monsieur s'est couché sur son canapé en descendant de voiture, il a pris un bouillon & a somméillé une heure ou deux; il est gaillard à présent comme à l'ordinaire, & il descendra souper avec la compagnie.

— Dieu soit loué! répondit Maria. Je vais lui demander s'il peut nous recevoir. »

Et elle disparut dans l'intérieur de la Bastide.

L'étrangère & sa fille s'arrêtèrent sur la terrasse pavée en pierres de Malte & couverte d'une tente élégante formant pavillon, qui remplaçait la treille du temps jadis; le jardin était occupé par une double allée d'arbres majestueux, & tout au fond, des pins en large dôme, mariant leur ombre hospitalière aux trembles & aux peupliers, aux ifs & aux mélèzes, formaient un bosquet impénétrable aux rayons du soleil.

« Mon grand-père vous attend, & il sera charmé de votre visite, vint dire Marie à son amie. »

Elles montèrent ensemble un bel escalier de marbre & pénétrèrent dans une grande chambre à trois fenêtres, où elles trouvèrent le vieillard presque étendu dans son fauteuil. Il se leva tout seul à l'approche des dames, & ôta un instant son bonnet de soie noire, malgré les vives instances de l'étrangère pour qu'il ne se dérangeât en aucune façon.

« Soyez la bien-venue, madame, dit-il d'une voix ferme encore; j'ai beaucoup aimé votre pays, & je vois avec plaisir que les Ollioulaines n'ont pas dégénéré de leur grâce & de leur beauté. »

La jeune femme ne répondit point à ce compliment, mais saisissant avec une émotion soudaine la main ridée du centenaire, elle y déposa un baiser respectueux.

« Vous me faites sentir, madame, que la vieillesse a son bon côté, dit l'aimable vieillard avec un bienveillant sourire.

— N'êtes-vous pas bien fatigué, monsieur? demanda l'étrangère.

— Pas trop, je vous assure, & je parierais bien, ajouta-t-il avec une bonhomie qui n'était pas exempte de quelque fatuité, que mes deux neveux, Pierre & Louis, le sont plus que moi, quoique le premier ait à peine quatre-vingt-dix ans & que le second n'en ait guère que quatre-vingt-cinq. »

La jeune femme ne put s'empêcher de rire.

« C'est bien déjà quelque chose, dit-elle; mais lorsqu'on vous voit, on serait tenté de ne plus croire au fardeau des ans. Est-il vrai que vous comptiez plus d'un siècle & que vous ayez échappé à cette terrible peste dont on a fait tant de récits effrayants? »

— J'aurai le mois prochain cent huit ans accomplis, madame; j'ai assisté à la procession d'actions de grâces dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire. Mais j'étais dans votre pays pendant que l'épidémie désolait notre malheureuse ville; mon père nous y avait envoyés, ma sœur & moi, pour nous éloigner du fléau; quant à lui, retenu à la ville pour ses affaires, il fut atteint de la peste, & il n'en guérit que grâce au dévouement de ma sœur Madelon, qui vint le soigner au péril de ses jours.

— C'était une sainte & courageuse personne que ma tante Madelon, dit Maria; & si mon grand-père vous racontait son histoire, je suis sûre qu'elle vous intéresserait beaucoup.

— Si je ne craignais pas d'abuser de la complaisance de monsieur, je le supplierais de nous la raconter, dit l'étrangère; mais cela le fatiguerait peut-être.

— Du tout, dit le vieillard, qui avait la faiblesse, bien excusable, de se glorifier de sa santé. Mes jambes ont un peu faibli, il est vrai, mais la langue me reste, & si cela peut vous être agréable, je ne me ferai point prier pour parler, aujourd'hui surtout que les souvenirs me reviennent en foule. Si je savais faire des vers, comme mon digne oncle Ambrosius, de respectable mémoire, j'aurais composé sur ce sujet un poème en vingt-quatre chants, & je vous le débiterais volontiers; mais il faudra que vous vous contentiez de ma prose. »

Marius Paraguet, le centenaire, raconta alors l'histoire de sa sœur Madelon, avec une verve si touchante qu'il arracha plusieurs fois des larmes à ses auditeurs; la petite fille était toute oreille, & ses yeux demeuraient fixés sur le vieillard avec une attention extrême. Mais lorsque Marius fut arrivé au moment où Madelon, après s'être montrée presque offensée des prétentions de Maxime, exprima en termes si chaleureux sa reconnaissance à son père pour le bien qu'il lui permettait de faire aux deux jeunes orphelins, il fut saisi d'une quinte de toux tellement forte que les deux dames en furent d'abord effrayées.

« Voilà qui est passé, dit-il après un instant.

— Nous vous avons fatigué, reprit l'Ollioulaine, & quelque plaisir que j'aie éprouvé à vous enten-



dre, je vous prie de vous reposer maintenant.

— Non. D'ailleurs, je n'ai plus grand'chose à vous dire, répondit le vieillard.

— Je parie que Madelon s'est faite sœur de charité, dit la petite fille.

— Vous vous trompez, mon enfant, répondit Marius Paraguet; c'eût été beau, il est vrai, mais Dieu l'appelait à d'autres épreuves. Elle devint une respectable mère de famille, dont la piété, le dévouement & l'énergie furent bien utiles à son mari & à ses enfants pendant sa vie entière, surtout à l'époque désastreuse de nos malheurs publics, car elle a vécu jusqu'en 1805, & elle a traversé, comme nous, cette terrible révolution, qui a bouleversé tant de fortunes & coûté la vie à tant de gens; mais ceci m'entraînerait trop loin, & je ne veux pas abuser de votre attention, mesdames.

On frappa doucement à la porte, et deux vieillards de bonne mine entrèrent dans l'appartement.

« Voilà qui semble fait exprès ! s'écria le centenaire ; Pierre & Louis arrivent à propos, mesdames, ajouta-t-il en s'adressant à l'étrangère, permettez-moi de vous présenter les fils aînés de Madelon.

— Messieurs Roudier, sans doute, dit la dame en saluant.

— Du tout, du tout, Pierre & Louis Martelli, les fils de Frédéric Martelli, du bon, de l'aimable Frédéric ! s'écria Marius, jadis mes associés, aujourd'hui retirés des affaires, comme leur oncle.

— Ah ! reprit l'Ollioulaine, notre sœur aurait-elle bravé l'autorité paternelle pour épouser son cousin ?

— Madelon en était incapable, dit le vieillard d'un ton grave.

— Alors elle sut amener son père à changer ses premiers projets.

— Les Paraguet sont entêtés de leur nature, dit le vieillard en souriant, & mon père, malgré toute sa tendresse pour sa fille, n'était pas homme à renoncer aisément à une résolution si fortement arrêtée; mais il était écrit là-haut que le brave Maxime ne pourrait pas profiter de bienveillantes dispositions de mon père à son égard : le bâtiment sur lequel il revenait à Marseille fit naufrage sur les côtes de Sicile, & il n'y eut de sauvé que deux jeunes matelots.

Par un sentiment de délicatesse, facile à comprendre, Madelon ne voulut point garder les richesses du coffret, quoiqu'elles lui eussent été données sans condition, & que Maxime n'eût point d'autre héritier que mon père; elle les fit vendre & en tira une somme d'argent considérable, dont elle employa la plus grande partie à doter les deux orphelins qu'elle faisait élever chez les sœurs, & l'autre à faire dire des messes pour le repos de l'honnête homme, qui avait longtemps espéré l'épouser. L'année suivante, notre grand-mère, que nous avions été revoir à Ollioules, demanda à mon père la main de ma sœur pour Fré-

déric Martelli, & Madelon ne dit point cette fois qu'elle ne voulait pas se marier. On obtint les dispenses nécessaires, & les noces eurent lieu dans votre pays, madame, notre aïeule étant alors trop âgée pour supporter le voyage de Marseille; mais les nouveaux époux vinrent habiter notre ville, qu'ils quittaient souvent néanmoins pour visiter nos parents d'Ollioules, quoique Frédéric travaillât chez mon père & qu'il fût associé à la maison Paraguet. »

Le vieillard en était là de son discours lorsqu'on vint lui annoncer qu'il était servi.

« A la bonne heure, s'écria-t-il gaiement, la procession m'a ouvert l'appétit; car, si je n'ai pas le talent de l'oncle Ambrosius pour faire des vers grecs ou français, j'ai du moins hérité de son excellent estomac. »

Maria s'approcha aussitôt de lui, & prit doucement son bras, qu'elle posa sous le sien pour l'aider à descendre l'escalier.

« J'aurais voulu, dit-il, offrir la main à madame.

— Non pas, s'il vous plaît, répondit en souriant sa petite-fille; toutes vos attentions ont été pour elle, & je suis jalouse, moi. »

Le repas était servi dans une élégante salle à manger, dont les fenêtres entr'ouvertes laissaient apercevoir la pleine mer & pénétrer le parfum des fleurs. Quarante personnes étaient assises à table, &, à l'exception de l'Ollioulaine, de sa fille et du médecin de Marius, tous étaient les descendants de Cyprien Paraguet. Maria, qui n'avait jamais quitté son grand-père, faisait les honneurs du festin.

« Quelle charmante réunion, monsieur ! dit l'étrangère à Marius, auprès duquel on l'avait placée, & qu'il doit vous être doux de vous voir entouré aujourd'hui d'une si belle & si nombreuse famille !

— Hélas ! combien de ses membres manquent à l'appel ! dit le centenaire avec une nuance de mélancolie, qui avait paru jusque-là fort étrangère à son humeur; mon père, ma sœur, ma femme chérie, ma pauvre Marthe, qui m'attend depuis si longtemps dans la froide couche ! & mon fils aîné, le père de mon excellente Maria ! & sa plus jeune sœur ! & tant d'autres encore ! »

Il s'appuya sur le dossier de son fauteuil & demeura tout pensif, la tête appuyée sur sa poitrine.

« Grand-père, vous ne mangez point, dit Maria.

— Si fait, si fait, ne t'inquiète pas, ma fille.

— Monsieur Paraguet, dit un peu plus tard l'Ollioulaine surprise & attristée de son silence, seriez-vous souffrant par hasard ?

— Non, belle dame, répondit-il, sortant avec effort de son état de mélancolie, mais je n'ai pas si bon appétit qu'à l'ordinaire; d'ailleurs, le dîner n'est pas bon, & j'en suis bien fâché à cause de vous.

— Comment, monsieur, un repas superbe, trois services complets, & quels services !



— Oui, dit-il, c'est ainsi que l'on sert maintenant ; les tables sont surchargées de mets, mais ces trois services réunis ne valent pas un seul de ces petits diners que Nanette apprêtait si bien & que nous mangions de si bon appétit sous la treille ; Maria fait tout ce qu'elle peut, mais où trouver maintenant de bons cuisiniers ? les aliments eux-mêmes ont perdu en qualité, nos vins sont sans chaleur, notre gibier a moins de goût qu'autrefois, notre poisson est moins frais, nos volailles moins grasses, & nos fruits n'ont plus leur saveur exquise ; au lieu de ces pommes d'or qui faisaient venir l'eau à la bouche, nous n'avons maintenant que des oranges trop acides. Les mœurs ont bien changé aussi depuis la révolution ; que sont devenues cette gaieté naïve, cette liberté décente, qui étaient le caractère distinctif des Provençaux ? Le faste et l'ostentation, le luxe et la licence ont envahi notre ville et détruit la simplicité des coutumes antiques. Tous les rangs sont confondus, et les classes inférieures, loin de jouir paisiblement de la part de félicité que le ciel leur destinait dans leur humble position, s'agitent et se tourmentent pour s'élever de plus en plus haut, comme si le bonheur ne consistait pas surtout dans la paix de la conscience et la modération des désirs ! Ah ! ce siècle est bien dégénéré, madame ; où trouverait-on maintenant des serviteurs comme Nanette, et des filles comme Madelon ?

— Et Maria ? dit l'Ollioulaine, qui, par respect pour le grand âge de son hôte, n'osait pas le contredire autrement.

— Maria est un ange, je le sais, reprit le vieillard, dont les traits se rassérénèrent à ce nom cheri, mais les Maria sont bien rares maintenant !

Pardonnez-moi, belle dame, ces réflexions hors de propos dans un jour comme celui-ci, mais elles me sont salutaires, car elles me feront quitter avec moins de regret un monde, où il est bien étonnant que je me trouve encore. »

Comme il achevait ces mots, Maria frappa trois petits coups sur la table, où les domestiques venaient de déposer le troisième service. Les conversations particulières cessèrent soudain & le son de plusieurs instruments se fit entendre sur la terrasse.

« C'est comme il y a cent ans, le jour de la première procession d'actions de grâces, nous eûmes aussi de la musique au dessert ; seulement les airs étaient plus gais, ajouta-t-il tout bas. »

Deux très-jeunes filles, vêtues de robes de mouseline blanche, avec de longues ceintures de ru-

bans, & des roses dans leurs cheveux bouclés, s'approchèrent de leur bisaïeul, portant d'énormes bouquets de fleurs magnifiques, & chantèrent d'une voix douce & pure des vers composés en l'honneur de Marius Paraguet par leur cousin le rhétoricien ; puis tous les convives vinrent offrir aussi leurs vœux & leurs bouquets au héros de la fête, qui les embrassa et les bénit tour à tour, avec une simplicité majestueuse. Son visage décrépît se trouvait comme transfiguré en ce moment solennel, et on l'eût dit illuminé d'un rayon céleste.

Cependant la nuit était venue ; à la grande joie des enfants, les fusées et les serpenteaux s'élançèrent dans les airs, éclairant le jardin d'une lueur féerique ; puis une pièce d'artifice, enflammée tout à coup, fit resplendir en caractères de feu ces mots mille fois répétés par l'assemblée entière :

« Vive notre bon aïeul, Marius Paraguet. »

— Assez, assez, mes enfants, répétait le vieillard en versant des larmes, merci de vos souhaits, merci de votre amour et que le bon Dieu vous bénisse comme je vous bénis !

Il s'affaissa dans son fauteuil et ferma les yeux.

— Grand-père, voulez-vous remonter dans votre chambre ? lui demanda sa petite fille.

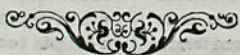
— Volontiers, car je me sens bien fatigué, mais c'est de joie, » ajouta-t-il aussitôt pour ne point troubler la fête.

Il se retira, appuyé sur le bras de Maria, qui fit au médecin un signe d'intelligence.

Le jardin, rafraîchi par une brise parfumée et illuminé par des lanternes vénitiennes, suspendues aux branches des arbres, offrait un ravissant coup d'œil ; on s'y promena longtemps au son d'une musique harmonieuse ; mais quand, avant de se retirer, la dame étrangère voulut prendre congé de Maria, les domestiques lui dirent qu'elle n'avait pas encore quitté la chambre de monsieur, & qu'on n'osait point la déranger.

La semaine suivante une lettre de son amie apporta à l'Ollioulaine la mort du centenaire ; il avait conservé jusqu'au dernier moment toute sa présence d'esprit, il avait demandé lui-même les sacrements de l'église, & comme si le ciel n'eût prolongé sa vie au delà des bornes ordinaires que pour produire une salutaire impression sur l'esprit de ses compatriotes à la fête solennelle de la procession de 1820, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur trois jours après la pieuse cérémonie.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.





## LES FLEURS SANS PARFUM

---

Pourquoi leur refuser un bienveillant sourire ?  
Pourquoi les comparer à ces froides beautés  
Sans esprit et sans cœur, dont l'éphémère empire  
Ne survit pas un jour à leurs charmes vantés ?

Peut-être le parfum qu'en vain l'on cherche en elles  
Est-il trop délicat pour venir à nos sens ;  
Et quand nous les blâmons d'être seulement belles,  
Peut-être que vers Dieu monte leur pur encens.

M<sup>me</sup> ADELE DESLOGES.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

### SALADE A L'ANGLAISE.

Deux jaunes d'œufs bien écrasés, deux petites cuillers de moutarde à l'estragon, vinaigre, sel & poivre, mélangez exactement. — Ajoutez quatre cuillerées de crème épaisse & aussi fraîche que possible, ajoutez la laitue & mêlez bien.

### CRÈME DE KIRSCH.

Liqueur excellente & facile à faire.

Il faut faire un sirop de sucre avec deux litres d'eau & 325 grammes de sucre; laisser réduire le sirop jusqu'à la valeur d'un litre & demi, y mêler un litre de kirsch; bien mêler hors du feu, mettre en bouteilles, boucher lorsque la boisson sera refroidie, & attendre un mois ou deux avant d'en faire usage.

### REMÈDE CONTRE LA SURDITÉ.

Lorsque la surdité est venue à la suite d'un refroidissement, d'une névralgie causée par un courant d'air ou par la rigueur du temps, on peut employer ce remède, très-usité dans le nord de l'Europe. Demandez chez le boucher de la laine de mouton, la plus grasse, la plus remplie de suin, mettez-en de petits bourrelets dans les oreilles. — Ce remède a été éprouvé.

### BOUILLI EN PAPILÔTES

Coupez deux belles tranches de bouilli froid, couvrez-les de chapelures, de beurre frais & d'estragon finement haché, posez-les l'une sur l'autre, couvrez-les de même à l'extérieur, mettez-les au four dans un papier bien beurré. Dix minutes suffisent.



# CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

QUE d'événements épouvantables! Que de désastres! Que de deuils nous ont accablés, ma pauvre amie, pendant les longs mois qui viennent de s'écouler! Tu as dû également en avoir ta part; car, presque toutes, nous avons des parents, des amis, qu'hélas! nous ne reverrons plus. Je ne parle pas des ruines, des pertes de fortune; qui sait le temps qu'il faudra pour les réparer?

Ah! j'ai eu bien des fois le cœur prêt à se fendre en pensant à tout cela; privée si longtemps des nouvelles de ceux qui me sont chers! Maintenant que les communications sont rétablies, j'ai peur, chaque jour, en recevant des lettres, d'apprendre quelque nouveau malheur arrivé à l'un des miens.

Je voudrais pouvoir te raconter la physionomie de Paris, autrefois si élégant & si animé.

Au commencement, ce n'était qu'un peu de fièvre & d'exaltation. Personne ne voulait croire à la possibilité d'un investissement complet.

Cependant, tous les jours on apprenait la disparition de quelque connaissance. Chacun partait en voyage! Le vide se faisait ainsi peu à peu autour de nous; enfin, dans les derniers jours, les gares de chemin de fer étaient encombrées. C'était une débâcle, une fuite générale. Enfin, un matin, nous nous trouvâmes tout à fait cernés. Plus de communications possibles avec l'extérieur. Les magasins fermés, plus de travail; les boulevards, les promenades, transformés en camps pour la mobile de la province; les maisons devenues des ambulances, avec le drapeau à croix rouge de la société internationale. Plus de toilettes, plus d'équipages, rien qu'une foule armée, manœuvrant au bruit du tambour & du clairon. Puis, ce fut le rationnement de la nourriture, la crainte du bombardement, l'émeute (heureusement étouffée), les bruits sinistres du canon de nos forts. Les hommes savent supporter ces émotions, mais les femmes, *bouches inutiles*, ont pleuré plus d'une fois en silence.

L'espace me manque ici, & mon cadre est trop étroit pour que je puisse te dire tout ce qui m'opresse encore; mais dans mes tristes loisirs j'ai écrit, jour par jour, un résumé de ces longs mois, & je l'ai appelé: *Journal d'une Parisienne pendant le siège*.

L'administration du *Journal des Demoiselles* a bien voulu l'imprimer & l'éditer; elle l'envoie aux abonnées de l'édition hebdomadaire, en remplace-

ment de tous les numéros qu'elle n'a pas pu leur adresser pendant la durée du siège.

Si tu es curieuse de me lire, tu peux te procurer mes souvenirs du siège, au bureau du journal, & la couverture de ce jour t'indiquera à quelles conditions.

Maintenant, ma chère amie, j'espère bien que tu n'attends pas de moi, pour cette fois, des renseignements sur les modes nouvelles. Nous pensions bien plus à acheter des provisions de bouche qu'à dépenser notre argent en chapeaux. D'ailleurs, il n'y a eu aucune réunion, aucune soirée intime; aussi, ce que je vais te dire aujourd'hui sur les robes nouvelles & les costumes, sera bien incomplet. Tu ne pourras pas m'en vouloir, cependant, car à l'impossible nul n'est tenu. Bientôt, je l'espère, je me rattraperai, & je t'enverrai le plus de détails que je pourrai sur ce que j'aurai vu dans les magasins. Nous aurons, alors, toutes les deux, le cœur plus libre de soucis pour causer toilettes & chiffons.

## MODES

Tu n'attends pas aujourd'hui des renseignements de toilettes parées, car personne, en ce moment, n'est disposé à créer des modèles, & pas une de nous ne se soucierait de les admirer; cependant, comme, malgré les tristes événements qui fondent sur nous, les saisons se succèdent & suivent leur cours accoutumé, il nous faut nous occuper de nous garantir du froid & tâcher de tirer le meilleur parti possible de ce que nous avons sous la main.

La mode, qui se ressent toujours des événements politiques, subira certainement des changements notables, que nous serons à même d'apprécier d'ici à quelque temps.

Comme toilette de ville, ce sont toujours les costumes avec le jupon ras de terre, la jupe tunique & le petit paletot fendu; on fait ce modèle en écossais foncé; un haut volant froncé au bas du jupon avec un biais formant la tête du volant; la jupe-tunique arrondie devant, froncée à la ceinture derrière & sur les côtés; le lé qui rejoint celui du devant se taille un peu plus long & se



fronce à une hauteur de 30 centimètres sur la couture ; cette jupe est ornée d'un petit volant & d'un biais qui rappelle celui du jupon ; le corsage se fait plat avec basques courtes ; le paletot droit, fendu & à revers, croisé devant, avec deux rangées de boutons, orné d'un biais tout autour & d'un volant court dans le bas. Le même costume peut se faire en cachemire uni marron, orné de velours marron qui remplacerait les biais. — Le chapeau en velours, formé d'un large bouillonné derrière, un petit bouillonné devant ; entre les deux bouillonnés une ruche en faye effilée de chaque côté ; larges brides en faye, & sur le côté, une aile d'oiseau des îles.

Un autre costume en drap vert foncé : le jupon orné dans le bas de trois bandes de fourrure ; le premier rang est posé à 7 centimètres du bord du jupon ; la casaque, demi ajustée, est boutonnée devant, du haut en bas ; derrière, on fait deux gros plis à la taille, & sur les côtés on relève la jupe par deux plis en travers, & en fixant à l'envers un caoutchouc qui forme un pli au milieu de la jupe ; cette casaque est garnie de la même fourrure. — Le chapeau rond en feutre orné de biais en velours & faye alternés ; derrière, un nœud en velours à longs pans ; branche de roses & panache en plume.

Les paletots en velours noir se portent avec toutes les toilettes habillées ou simples ; ils sont garnis plus ou moins richement ; on peut les doubler de fourrure, ce qui en fait des vêtements très-chauds ; on met un paletot en velours avec une robe en cachemire ou en faye, ornée dans le bas d'un haut volant plissé avec traverse en velours. — Chapeau capeline en velours noir orné d'une torsade en faye, avec coques derrière & large nœud à longs pans sur le côté ; touffe de plumes posée au milieu du nœud.

Pour les toilettes d'intérieur, la robe se fait, ou unie dans le bas & un peu à traîne, ou courte avec un ou deux volants, & comme il arrive souvent que l'on porte chez soi une robe que l'on finit d'user, on peut mettre une chemisette en cache-

mire ou un petit coin-de-feu, que l'on fait en drap, en velours ou en cachemire ; il est à revers devant, demi-ajusté & avec une petite basque arrondie formant postillon.

Il n'est malheureusement que trop certain que beaucoup de familles se trouveront frappées dans leurs plus chères affections ; & qui sait ce qui nous est réservé lorsque les nouvelles que nous attendons en ce moment avec une si vive impatience nous arriveront, & qu'il nous faudra compter les absents ? Je ne puis m'arrêter à cette pensée ! — mais, comme souvent l'on me demande des renseignements pour les toilettes de deuil, je répondrai, d'abord, qu'elles doivent toujours être des plus simples ; les étoffes de deuil sont le drap, le sergé, la popeline de laine & le cachemire ; la première toilette, que je viens de te détailler, peut se faire pour costume de deuil avec ornement de crêpe lisse ou de crêpe anglais. — Le chapeau en crêpe, avec passe bordée d'un biais, nœud double en biais, liséré en pareil sur la passe ; larges brides ; derrière, nœud à quatre coques, pans courts effilés ; dessous, biais en crêpe torsadé en faye ; un plissé en crêpe orne le devant de la passe. Pour grand deuil, on peut faire le même modèle entièrement en crêpe ou en cachemire.

Dans cette saison, il est bon de supprimer les corsages décolletés, & de les remplacer par des corsages montants, soit avec revers en velours & croisé avec deux rangées de boutons, soit avec une seule rangée de boutons & un petit col ; le corsage à basque, avec ceinture à pans courts ou avec plusieurs coques.

L'imperméable est le vêtement indispensable : on le fait en drap chiné noir & gris, mordoré ou en drap de fantaisie ; les formes varient, à pélerine ou à capuchon ; on fait les manches longues avec un bouton qui sert à former un revers & à fermer la manche en même temps ; les formes blouses à pièces sont assez commodes ; on porte peu le mac-farlane, le capuchon peut se mettre à volonté.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en drap, ornée d'une haute frange torse en laine, surmontée d'un velours de teinte un peu plus foncée. — Tunique avec pointes, garnie d'une frange plus basse. — Paletot formant de longues pointes devant & derrière, manche large. — Chapeau en velours orné d'une écharpe en dentelle maintenue par une rose épanouie, plume assortie à la nuance de la robe.

*Deuxième toilette.* — Robe en faye, haut volant bordé d'une ruche, fixé à la robe par un bouillonné arrêté de distance en distance par un nœud. — Tunique bordée d'une ruche qui remonte sur le corsage, manche à sabot avec bouillonné rappelant celui de la jupe. — Chapeau en velours royal, diadème plissé, touffe de plumes & branche de roses.

*Toilette de petite fille.* — Robe en diagonale, sous-jupe ornée de velours posés en long — on peut la faire en popeline à rayure pékin. — Tunique bordée de ve-

lours, retenue par des nœuds en velours. — Corsage à basque orné de velours. — Chapeau en feutre avec ornement en velours, plume assortie à la nuance de la robe.

### ONZIÈME CAHIER

Angle pour voile de fauteuil, couvre-lit, etc., crochet, ou cadre en bois découpé. — Col frivolité. — Panier à ouvrage. — C. B. — Ernestine. — B. A. — Petit tabouret. — Col matelot. — Col et manchette pour camisole. — Écusson avec L. A. — Écusson avec J. B. — D. S. — Léocadie. — Mouchoir. — Entre-deux. — Garniture G. B. — Ruche avec feuille. — Ecran. — Pochette à ouvrage. — Alphabet. — Entre-deux. — Entre-deux. — J. M. — A. G. — Cécile.

### PLANCHE X

Voir le texte, page 318, numéro d'Octobre.

### TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement.



## LOGOGRIPE

De sept petits morceaux je forme un vêtement  
D'usage assez ancien, mais fort de mode encore,  
Que de jais, de dentelle ou fourrure on décore,  
Dans le velours, le drap, le plus souvent !

— Otez-en le milieu : j'ai surmonté l'armure  
De héros grecs, romains, ou de preux chevaliers  
Qui servaient Dieu, leur dame & le roi. — Des  
[pompiers  
Je couronne aujourd'hui l'estimable figure.

— Mais retranchez toujours, & je sens le hareng,  
Ainsi que l'observait l'excellent Henri Quatre,  
Qui, selon la chanson, sut bien boire & se battre,  
Et qui de saint Louis fit reflourir le sang.

— Et vous pouvez aussi trouver dans mon étoffe  
De quoi construire un toit par le nègre habité,  
Frêle abri de palmier, sujet à catastrophe,  
Et que, dans l'*Oncle Tom*, Beecher Stowe a chanté.

— Retournez ma moitié : vous pouvez bien en  
[faire  
L'objet où vous serrez votre petit trésor.  
Pour moi, j'arrive au fond, je n'ai plus qu'à me  
[taire :

La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : Il est bon de parler, meilleur de se taire.

## RÉBUS

ANT







3776

*Modas de Paris*  
**Journal des Demeiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES  
 Ayuntamiento de Madrid

Paris, Boulevard des Italiens, 1









*Moda et Pelucas imp. et C<sup>te</sup> Lavigne St. Denis.*

3778

*Mode de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES  
 Ayuntamiento de Madrid

Paris, Boulevard des Italiens, 1.









3774

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Modes de M<sup>me</sup> Laure, Boul. des Capucines, 1. Corssets de M<sup>me</sup>  
 de Plument, gr. d'Aloukir - Byones, allée des M<sup>es</sup> Jacquot, 8. Place de la Madeleine.*

**Ayuntamiento de Madrid**







JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT  
COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

---

MODES DE PARIS  
LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES  
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

MODES

**L**a mode, ce mot qui consacrait toutes les originalités, & l'on peut dire toutes les excentricités de la toilette, est aujourd'hui sans prestige. Non pas que Paris abandonne la suprématie du goût & de l'élégance que lui ont décernée les étrangères qui se faisaient habiller chez ses couturières & ses modistes en vogue, mais la ville des plaisirs & du luxe s'est faite austère, de graves pensées occupent tous les esprits, les cœurs sont avec les défenseurs de la patrie ! Le canon qui tonne absorbe les idées & ôte tout désir de parler robes & chiffons. Les toilettes des Parisiennes, en conservant ce cachet d'élégance & de distinction qui les caractérise, se ressentent de la crise douloureuse que nous traversons. Vous chercheriez vainement sur nos boulevards & dans nos rues une femme portant le costume de ve-

lours ou de satin, que le luxe avait admis comme costume du matin : tout est simple, de bon goût dans leur toilette ; rien n'attire le regard ; on comprend que cette femme enveloppée dans une grande rotonde de soie doublée de petit-gris se rend à un devoir. En effet, vous la voyez entrer dans une ambulance, où elle va donner à nos chers blessés des soins & des consolations. Toutes ces jeunes femmes qui faisaient l'ornement des bals & des fêtes, dont le goût faisait autorité dans les salons à la mode, se sont aujourd'hui transformées en sœurs de charité. Aussi, pour trouver à glaner quelque jolie description de toilette, nous faut-il, avec elles, faire une visite à une ambulance. En entrant, dans une première salle occupée par des blessés convalescents, une jeune femme attire les regards par le charme répandu



sur toute sa personne. Elle écrit sous la dictée d'un soldat dont le bras droit est encore en écharpe. Sa toilette est d'une élégante simplicité : étoffe en tissu imperméable vert bouteille. Le jupon est orné de trois biais, chaque biais surmonté d'un velours noir large de cinq centimètres. La tunique est ornée, dans le bas, d'un biais & d'un velours; relevée très-haut sur les côtés & tombante derrière. Corsage à petites basques pointues devant & derrière. Comme pardessus, une rotonde de même étoffe doublée de petit-gris. A son cou est suspendu un bijou artistique d'un travail exquis. Je m'étais approchée d'elle, & me voyant fixer ce bijou, elle me dit avec un profond soupir : C'est l'adieu de mon mari. La veille de son départ pour l'armée, connaissant ma prédilection pour ces bijoux, il m'apporta ce médaillon, qui renferme son portrait & qu'il avait fait exécuter chez Gueyton, cet artiste d'un goût si sobre & si distingué. Aussi ce médaillon ne me quitte pas; je le porte tous les jours. Elle me dit que depuis deux mois elle était sans nouvelles!

Je remarquai encore une toilette en étoffe de laine grise unie, dite *tartan*. La jupe est ornée de cinq volants plissés, l'étoffe coupée en biais; chaque volant surmonté d'une grosse ganse perlée en laine grise & noire. La seconde jupe courte, garnie d'un effilé torse semblable à la ganse; trois plis formés sur les côtés relèvent la jupe. Corsage montant. L'effilé garnit le tour du cou & descend sur le corsage en imitant la forme d'une veste arrondie. Manches plates avec effilé dans le bas. Comme pardessus, paletot large, doublé de tartan écossais rouge & noir. Chapeau de velours noir, avec brides en velours.

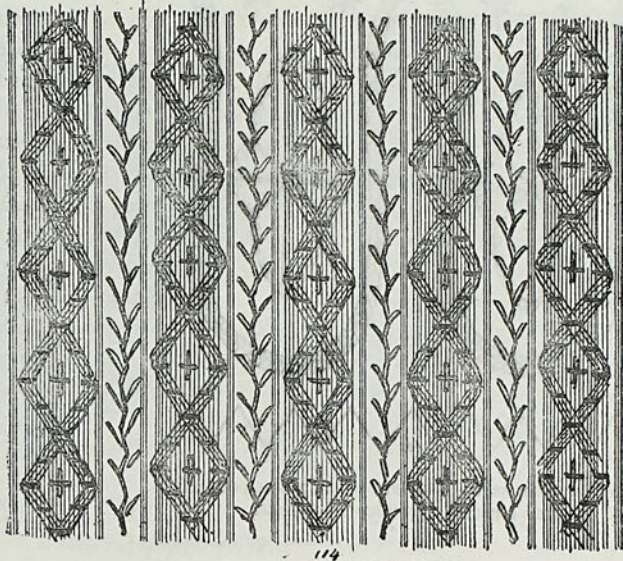
*Autre toilette.* — Première jupe en faye noire, ornée de velours noirs posés en hauteur. Les velours doivent avoir quatre ou six centimètres de large; ils sont espacés entre eux de dix centimètres, pour les velours les plus larges, & de huit centimètres pour les plus étroits. Ces velours doivent monter assez haut sur la jupe, afin que la tunique, qui doit être relevée, ne laisse pas voir l'endroit où ils sont arrêtés. La tunique est en tartan écossais vert & noir, garni d'effilé de même nuance. Corsage à petites basques carrées garnies d'effilés, ouvert devant, avec revers en velours noir; même revers au bas des manches. Guimpe

en toile à plis, avec col montant; cravate en taffetas écossais vert & noir. Le pardessus se fait en tartan, ayant la forme de rotonde ou de paletot, ces deux modèles étant le plus généralement adoptés cet hiver. Le chapeau qui complète cette toilette est en feutre gros vert garni de velours noir. Plumes de coq posées sur le côté.

Une industrie que la crise du moment n'atteint pas est celle du corset; aussi voyons-nous les salons de madame Léoty, place de la Madeleine, 8, remplis de jeunes femmes venant demander au talent de cette artiste, non pas un de ces coquets corsets en satin ou en taffetas, luxe inséparable d'une toilette de bal, mais un corset souple & chaud laissant à la taille toute la flexibilité que les occupations du moment réclament. — Madame Léoty a compris tout ce qu'il fallait apporter de soins & d'intelligence dans la confection du corset; aussi n'hésitons-nous pas à la recommander à toutes les mères de famille.

Les soirées que les hivers précédents consacraient aux bals, aux spectacles, aux réunions, se passent aujourd'hui en famille. De loin en loin quelques rares amis s'aventurent à venir passer auprès de votre feu une heure, que leur laisse libre le service que tout homme valide doit à la patrie. La conversation ne tarit pas; on demande des nouvelles, on veut savoir de quel côté le général Ducrot doit opérer. Le chapitre des suppositions entretient seul cette causerie, car le plus grand silence entoure nos opérations militaires. Les jeunes filles, autour d'une table, font les unes de la charpie, les autres tricotent de gros bas pour les pauvres, d'autres encore font de la tapisserie. J'admirai un magnifique ornement d'église que brodait une toute charmante petite femme : c'est un vœu qu'elle accomplit. Son frère, jeune sous-lieutenant, fut sauvé comme par miracle de la fatale journée de Reischaffen, & pour remercier la sainte Vierge de sa protection toute spéciale, elle se hâte de terminer ce travail, qu'elle doit offrir pour la Noël à Notre-Dame des Victoires. Elle me dit qu'elle l'avait acheté à Notre-Dame de Sion, dont je reconnus sans peine le goût & l'originalité. Cette maison, si connue de nos lectrices, a préparé un choix de tapis d'autel, d'étoiles, d'aubes, que je recommande tout particulièrement à nos abonnées. Vous en trouverez de simples comme





N° 2. MODÈLE DU COUTIL BRODÉ POUR LA POCHETTE (grandeur naturelle).



N° 1, CROQUIS DE LA POCHETTE.

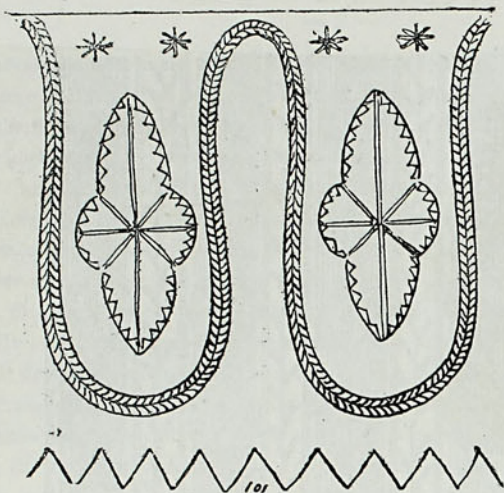
N°s 1, 2. POCHETTE A BRODERIE, COUTIL BRODÉ.

**Matériaux :** Coutil à rayures grises et blanches, soie d'Alger ponceau, bleue, noire et mais, tresse de soie, et cachemire pour doublure. Coutil échantillonné, fournitures 3 fr. 50 c., chez M<sup>me</sup> Larose, 88, rue de la Victoire.

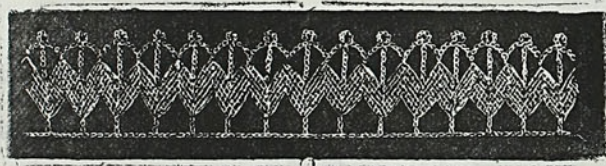
**Manière de faire la pochette.**— Il faut un morceau de coutil ayant 96 centimètres de long sur 16 centimètres de large. Sur la rayure grise vous formez, avec la soie d'Alger ponceau, une sorte de dent allongée que vous retenez par un point lancé fait avec la soie noire. Arrivé, à la fin de la rayure, vous revenez en faisant avec la soie ponceau la même dent afin de former un losange. A l'endroit

où les deux soies ponceau se croisent, il faut les retenir par un point en soie noire. Dans l'intérieur du petit losange, croix en soie mais. Sur la rayure blanche, branchage au point russe fait avec la soie bleue. Afin que la soie ponceau forme relief, il faut la doubler pour former le losange. Taillez en flanelle la doublure de la pochette, réunissez les côtés par une couture en laissant un morceau de 8 centimètres que vous arrondissez pour former la patte qui ferme la pochette. Bordez à cheval tout le tour avec une tresse de soie. Vous pouvez orner le tour d'une ruche en ruban. Vous faites une boutonnière au milieu de la patte qui rabat, et cousez un bouton en regard.





N° 5. MODÈLE DE LA BRODERIE DE LA BANDE POUR LE PANIER A FRUITS (grandeur naturelle).



N° 6. DENTELLE AU CROCHET AVEC SERPENTINE.

N° 6. DENTELLE AU CROCHET AVEC SERPENTINE.

Cette dentelle peut servir à garnir du linge. Elle est vite faite et très-solide. Il faut prendre de la serpentine n° 2 et du fil n° 60.

Elle se fait en deux tours, l'un qui forme la tête et l'autre la dent.

Tour qui forme la tête. Attachez le fil après une dent de la serpentine, 5 mailles en l'air, une bride double dans la dent de la serpentine 5 mailles en l'air, retournez au signe \*.

Tour de la dent. Attachez le fil après une dent de la serpentine \*, 4 mailles en l'air, passez trois fois le fil sur le crochet, piquez dans la serpentine, entre deux dents, et rabattez cinq fois, 4 mailles en l'air pour former un picot, 4 mailles en l'air, une maille simple dans le haut de la dent de la serpentine. Retournez au signe \*.

Il est à remarquer que la serpentine employée pour cet ouvrage a les dents très-aiguës, les dents rondes ne produiraient pas un aussi joli effet.

# PANIER DE JARDIN EN DRAP POUR

Ce panier est très-fruits que l'on cueille assez large pour que sans les gâter.

Le panier simple découpes et les soies chez M<sup>me</sup> Larose, 88

Le n° 4 vous donne trouve sur le couvercle

Le n° 5 la bande vous en donne le cro

Le couvercle du



N° 3. CROQUE

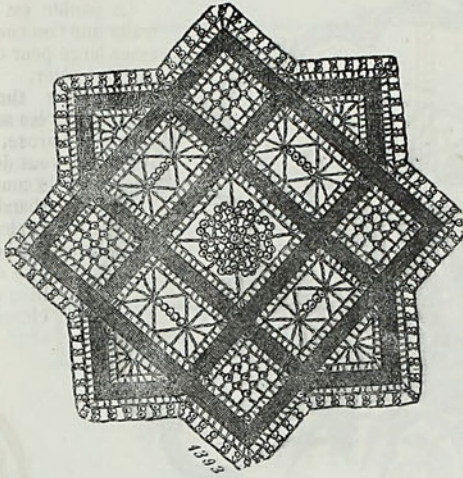
drap rouge sur lequel se détachent des losanges en drap bleu, surmontés d'une étoile en drap noir. Le tour du panier est garni d'une bande de drap rouge avec différents motifs en drap découpé, à intervalles égaux, des glands assortis aux couleurs de la broderie, sont attachés par une perle d'ivoire.

## Explication de la rosace du couvercle :

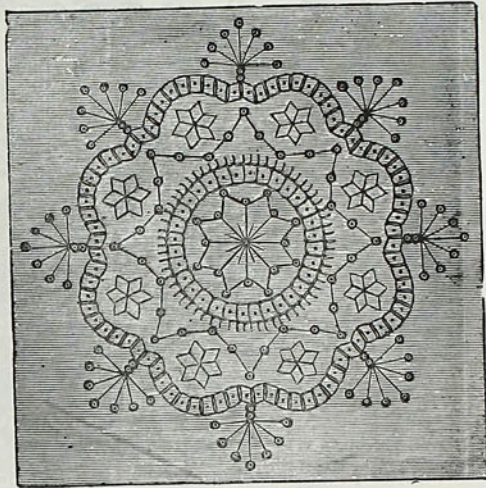
Une soutache noire et blanche est cousue à demi-centimètre du bord du drap. Dans chaque angle une petite étoile au point lancé faite avec soie violette. Les losanges bleus sont maintenus par un point de chausson fait avec la soie blanche. Dans chaque losange, une rosace alternée, gris-rouge, jaune. La rosace grise retenue par deux points lancés partant du centre, et deux autres points lancés sur chaque côté. Ces points sont faits avec de la soie rose de chine. La rosace rouge, soie verte. La rosace jaune, soie violette. Une étoile en drap noir.



## TRAVAUX

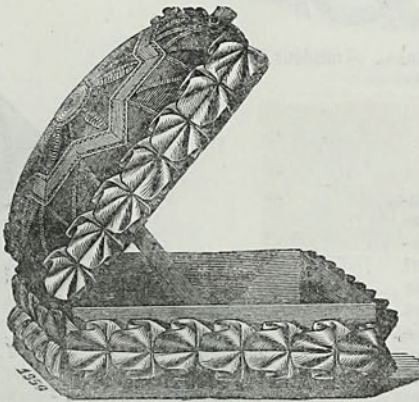


N° 5. CARRÉ EN POINT DE DENTELLE.



N° 6. BRODERIE AU POINT RUSSE.

De 1 à 6, Explication page 4.



N° 1. BOITE A BIJOUX



N° 3. BOITE A BIJOUX.

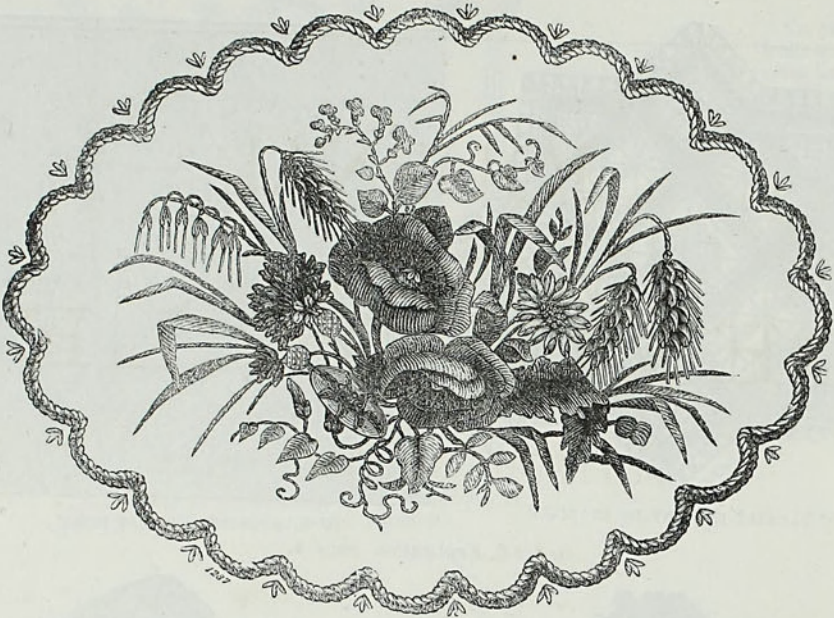


N° 2. RUCHE QUI ENTOURE LA BOITE A BIJOUX N° 1.



N° 4. RUCHE QUI GARNIT LA BOITE A BIJOUX N° 3.





N° 9. BRODERIE DU PORTE-JOURNAL (Grandeur naturelle).

Quand le dessin est tracé sur le drap, on commence la broderie par le milieu, les 2 fleurs de pavot en 4 nuances de cordonnet rouge et broderie plate, les capsules en soie vert clair et vert foncé, les pétales en longs points lancés en soie noire terminés par un nœud. Les bluets et leurs boutons sont faits en point de chaînette en soie bleue nuancée, les pétales en cordonnet brun-rouge, le calice en vert foncé mélangé de vert jaune, les petites feuilles des pâquerettes sont également en point de chaînette de cordonnet blanc entouré d'un tout petit point arrière en soie rose; le cœur est en point à nœud jaune; un liseron blanc s'enroule gracieusement dans le bouquet avec quelques points de tige rose le nuancant, et au milieu 3 pétales jaunes.

Les épis de blé sont faits en soie mais en point de chaînette, les barbes en point russe de même couleur; pour les feuilles on emploie 2 nuances de cordonnet vert.

Des herbes en point de tige et broderie plate en soie vert clair forment au bouquet un fond léger et gracieux.

La broderie terminée, on la découpe en ovale et on la fixe sur un morceau de satin bleu, retenant chaque feston par une passementerie d'or et une autre en soie assortie à la broderie; 3 points lancés en fil d'or entre chacun des festons terminent l'arrangement de la broderie.

Le satin est fixé sur un papier carton recouvert à l'intérieur de papier moiré et attaché au cadre par quelques points dissimulés.

Cet é  
monté d  
Le cô  
cadre la  
2 anne  
à fixer  
vant fig  
broderie  
elle est  
bleu cie  
champs  
seurs.

